Zeitschrift: Museum Helveticum : schweizerische Zeitschrift für klassische Altertumswissenschaft = Revue suisse pour l'étude de l'antiquité classique = Rivista svizzera di filologia classica

Herausgeber: Schweizerische Vereinigung für Altertumswissenschaft

Band: 61 (2004)

Heft: 3

Rubrik: Archäologische Berichte

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Archäologische Berichte

Wolfram Martini: **Sachwörterbuch der Klassischen Archäologie.** Kröners Taschenausgabe 390. Alfred Kröner, Stuttgart 2003. IX, 371 S. mit 294 Abb.

Dass die Vorkenntnisse der Studienanfänger im Bereich der «Alten Welt» in den letzten Jahrzehnten deutlich abgenommen haben und die Vorbereitung auf das Studium der historischen Wissenschaften spürbar geringer geworden ist, hat jüngst eine Reihe von Einführungen auch in die Klassische Archäologie und Lehrbücher des Faches entstehen lassen (vgl. *MusHelv* 58, 2001, 177f.; ferner J. Bergemann, *Orientierung Archäologie,* Hamburg 2000; T. Hölscher, *Klassische Archäologie. Grundwissen,* Darmstadt 2002). Man wäre versucht, für M.s gelungenes «Taschenbuch» den gleichen Entstehungshintergrund anzunehmen, wenn man nicht aus dem Vorwort erführe, dass am Anfang bereits eine ältere Stichwortsammlung Robert Heidenreichs (1899–1990) steht. – Über 2500 Lemmata sind in den solide leinengebundenen Band aufgenommen, mit zumeist wenigen Zeilen und knappen Literaturhinweisen prägnant und hilfreich erklärt, oft zusätzlich durch eine Zeichnung verdeutlicht. Nur ausnahmsweise erreichen einzelne übergreifende Stichwörter, die im Vorwort genannt sind, eine Länge von zwei Seiten. Fachnachbarn, Studierende, die im heutigen Universitätsalltag nicht mehr im ständigen direkten Kontakt mit den Dozenten leben können, und Laien haben nun ein vorzügliches und vor allem auch schnelles Hilfsmittel für ihre Lektüre. Aber auch der Fachmann wird rasche erste Information finden, wenn er sich in ihm fremden Spezialgebieten bewegt. Die erläuternden Texte samt den weiterführenden Hinweisen sind deutlich hilfreicher als etwa in Reclams Wörterbuch zur Spätantike (H. Laag, *Kleines Wörterbuch der frühchristlichen Kunst und Archäologie,* Stuttgart 1990). Zu den Termini der griechischen Architektur gibt es ein umfassendes Lexikon: A. K. Orlandos/I. N. Travlos, *Λέξικον αρχαίων αρχιτεκτονικών όρων* (Athen 1986) (dazu: M.-Chr. Hellmann, «A propos d'un lexique des termes d'architecture grecque», in: *Comptes et inventaires dans la cité grecque. Actes du colloque international d'épigraphie, Neuchâtel 23–26 septembre 1986 en l'honneur de Jacques Tréheux*, Neuchâtel 1988, 239–261).

Dass M.s Taschenbuch um das eine oder andere Stichwort ergänzt werden kann, weiss der Verf. So sind z.B. die meisten Halbedelsteine der Glyptik mit ihren historischen Namen aufgenommen, aber nicht alle – es fehlt etwa «Peridot». Dass das Werkzeug des Gemmengraveurs der «Zeiger» ist, erfährt der Benutzer (noch) nicht. Auch «Lamella», das Metallblättchen, könnte aufgenommen werden (*MusHelv* 57, 2000, 317) – Zufallsbeobachtungen aus der laufenden Arbeit des Rez., dankbare Gegengabe und nicht Kritik. Dietrich Willers

Anna Michailidou (éd.): **Manufacture and Measurement. Counting, Measuring and Recording Craft Items in Early Aegean Societies.** Research Centre for Greek and Roman Antiquity, Meletemata 33. National Hellenic Research Foundation, Athènes 2001. 349 p., ill. (photos, tableaux et dessins) dans le texte.

Cet ouvrage rassemble onze contributions rédigées par neuf auteurs, toutes et tous spécialistes, à titres divers, de l'âge du bronze en Grèce. La problématique générale abordée – fabrication et mesure – fait l'objet d'une double approche: recherche des premiers signes d'un comptage et technologie. On le sait, le déchiffrage des comptabilisations enregistrées sur les documents antiques – *a fortiori* lorsque l'écriture n'est pas intelligible – est à même de fournir de nombreux et précieux indices non seulement sur la production artisanale d'une société, mais aussi sur son organisation commerciale et administrative. D'emblée, C. Marangou aborde la question en tentant de répertorier et confronter les menus objets en terre cuite datant principalement de la fin du néolithique (jetons, petites plaques, parallélépipèdes), porteurs de signes gravés pouvant être interprétés comme des marques de numération. Elle relève une certaine continuité dans ce mode de dénombrement qui semble apparaître dès le paléolithique. Mais le manque d'études systématiques consacrées à ce sujet et la carence en information fiable sur le contexte archéologique des trouvailles rendent précaire toute conclusion. Il n'en demeure pas moins qu'une sys-

thématique est perceptible dans ces signes gravés et qu'elle affère à l'enregistrement de données quantifiables (comptage ou inventaire). A. Karnava explore quant à elle le domaine des fractions et des unités de mesure dans l'écriture hiéroglyphique crétoise. Elle en recense un certain nombre, appelés «klasmatogrammes», dont l'interprétation en tant que fraction semble plausible. Enfin, A. Michailidou aborde le problème de l'écriture et de la métrologie sous l'angle des processus pratiques et des inventions cognitives. Cette contribution à caractère théorique, qui se fonde sur une analyse approfondie du matériel archéologique (poids en terre cuite ou en pierre portant un signe ou une inscription), éclaire de nombreux éléments obscurs qui paraissaient jusqu'ici plutôt difficiles à interpréter. Dans la seconde partie de l'ouvrage, les auteurs s'attachent à déceler les modes de comptage des produits manufacturés. A. Michailidou consacre une étude assez poussée à la manière d'enregistrer le métal en Mer Egée et au Proche-Orient en développant une comparaison entre les deux mondes – égéen et mésopotamien. Cette approche lui permet de mettre en évidence le rôle particulier du métal comme élément d'échange dans le monde de l'âge du bronze. Dans le même ordre d'idée, la contribution d'A. Dialismas tente d'évaluer la fréquence des enregistrements d'objets en métal sur les tablettes en linéaire B. Explorant tout d'abord les sites les plus importants (Pylos, Knossos) en comptabilisant le bronze, il poursuit sa réflexion en évoquant l'or, le plomb, l'argent (qui n'est pas représenté). Notons que l'auteur utilise, pour parvenir à ses fins, une base de données sur mesure. Plus générale paraît alors la contribution de K. Voutsa sur les artisans mentionnés dans les archives palatiales. Abordant tour à tour les tisserands, les parfumeurs, les tanneurs, elle parvient à cerner le vocabulaire utilisé et ses dérivés (tableaux pp. 162–163) et à définir leur place dans l'organisation palatiale: tous font partie directement ou indirectement du palais et sont, à titres divers, des créateurs. Enfin, d'autres thèmes viennent compléter ce grand tour d'horizon. Ce sont ceux de la circulation des textiles et de leur numération/enregistrement dans les archives de Knossos (I. Tzachili) et une fort intéressante étude d'A. Sarpaki, à la fois précise et bien documentée, sur les épices, les parfums et les plantes utilisées pour la teinture, citées dans les textes en linéaire B. Enfin, K. Trantalidou explore le domaine du cuir donnant une touche finale à une publication originale par la richesse des informations qu'elle nous livre sur des aspects moins connus et souvent négligés des sociétés de l'âge du bronze en Grèce et en Mer Egée. Jean-Robert Gisler

John Boardman: **Die Perser und der Westen.** Eine archäologische Untersuchung zur Entwicklung der Achämenidischen Kunst, aus dem Englischen übersetzt von Brigitte Jaroš-Deckert. Kulturgeschichte der Antiken Welt 96. Zabern, Mainz 2003. 311 S. mit 289 Schwarzweissabb., 16 Farbtaf. mit 18 Abb.

Die Übersetzung eines auf Englisch 2000 erschienenen Buches (was nirgends vermerkt ist): *Persia and the West. An Archaeological Investigation of the Genesis of Achaemenid Art* (Thames & Hudson, London). Der Hinweis auf die deutsche Fassung kann sich folglich kurz fassen. Sie ist um die Farbtafeln erweitert, für das englische alphabetische Generalregister ist kein deutsches Pendant vorhanden. Die Übersetzung ist angemessen, aber nicht ohne kleine Lapsus (z.B. 181, letzter Absatz, 6. Z. oder 268, letzte Z.; 261, 1. Absatz, letzte Zeile: «völkische Eigengenart» bleibt durch die *lingua tertii imperii* geschändetes Deutsch).

Die iranistische und die klassische Archäologie haben allgemein auffällig wenig Kontakt untereinander. Der Verf. (J. B.) hat Brücken gebaut, hat ein ganzes Forscherleben lang Probleme der Interaktion von Griechen und Nicht-Griechen des ostmediterranen Raums und Vorderasiens im Blick gehabt und dabei auch zum griechisch-orientalischen Austausch in der Glyptik publiziert, hier fortgesetzt 181ff. Aber auch für die Architektur, die Skulptur und andere Künste liefert J. B. eine engagierte, lohnende Darstellung, die sich – im Bewusstsein, iranistischer Nichtfachmann zu sein – sorgfältig auf den Stand der Forschung stützt. Das achämenidische Grossreich des 6.–4. Jh.s v.Chr. ist ein Vielvölkerstaat mit straffer Zentralgewalt und höchst unterschiedlichen Satrapien ausserhalb des persischen Kernlands. So haben die unterschiedlichsten Handwerks- und Kunsttraditionen zur achämenidischen Bilderwelt beigetragen. Die These und Arbeitsgrundlage des Buches ist einmal (262) so formuliert: «Niemand konnte behaupten, dass die Monumentalkünste Persiens eine Kopie der Künste eines anderen Imperiums wären, doch verdanken sie alles den Künsten anderer», und damit ist die Debatte neu lanciert. Dietrich Willers

John Boardman: **The Archaeology of Nostalgia.** Thames and Hudson, London 2002. 240 p.,170 fig.
L'ouvrage constitue une mine pour les amateurs de la Grèce de l'imaginaire: John Boardman y aborde le thème de la mémoire collective par le biais de l'iconographie des reliques et d'autres *curiosa.* Le titre de l'ouvrage est ambigu, comme l'auteur le reconnaît d'emblée: le rapport que les Grecs ont entretenu avec leur passé n'était ni sous le signe de la nostalgie, ni de l'archéologie au sens où nous l'entendons aujourd'hui. Les deux termes désignent la démarche de l'auteur, en quête d'un paradoxe, les traces matérielles d'un passé imaginaire, recomposé. Découpé en six chapitres, le livre rassemble une somme de documents, essentiellement iconographiques et archéologiques, qui complètent la collection de sources écrites de F. Pfister, *Der Reliquienkult im Altertum* (1909–1912). On n'y trouvera pas d'explication sur la fonction cultuelle des reliques et tombes de héros (cf. Antonaccio 1995), ni d'analyse de la manipulation littéraire ou politique du passé. Avec le pragmatisme qui lui est familier, l'auteur propose de découvrir au travers de ces documents la matière qui a nourri la pensée mythique. Contrairement à la plupart des autres sociétés anciennes (Egypte, Mésopotamie, Chine et al.), l'histoire de la Grèce a été marquée par une profonde rupture culturelle: la disparition des civilisations de l'âge du bronze. L'observation des traces muettes de ce passé mystérieux, associée à celle de curiosités naturelles, a favorisé le développement d'un imaginaire collectif unique.

Après avoir défini les sources disponibles (chap. I), l'auteur s'intéresse au rôle des fossiles dans l'étiologie des mythes (chap. II, e.g. géants, héros, dragons), en relativisant prudemment les identifications d'espèces disparues de Mayor (2000). Le troisième chapitre traite des monuments attribués à des dieux ou des héros, tels les murs construits par les Cyclopes, avant de passer (chap. IV) aux réalia (pièces d'armement, statues etc.), et aux naturalia (grottes, roches etc.). La cinquième partie retrace l'histoire de monstres fantastiques (griffon, sphynx, sirènes etc.), tandis que le dernier chapitre reprend le thème des reliques qui matérialisent l'existence des héros (cuirasse, ceinture, boucliers etc.). Tous les sujets abordés dans l'ouvrage ne sont pas originaux, mais font l'objet d'utiles mises au point, empreintes du style personnel de John Boardman, clair et incisif, mêlant l'humour et l'érudition d'un infatigable curieux du passé. L'ouvrage est complété par une précieuse liste de plus de 600 testimonia, accompagnés de brefs résumés. Véronique Dasen

Michel Reddé/Laurent Dubois/Dominique Briquel/Henri Lavagne/François Queyrel (éds): **La naissance de la ville dans l'antiquité.** Collection de l'archéologie à l'histoire. De Boccard, Paris 2003. 298 S. mit zahlreichen Textabb.

«Pour l'Antiquité classique, qu'elle soit grecque ou romaine, la notion de civilisation se confondait avec celle de cité» (9, D. Briquel). Die anzuzeigende Sammlung von zwanzig Beiträgen, die aus einer Vortragsreihe an der Ecole pratique des hautes études der Sorbonne hervorgegangen sind, versucht allerdings bewusst keine umfassende Behandlung der Frage nach der Entstehung und Bedeutung von Städten in der griechisch-römischen Welt, sondern bietet anhand von Übersichten zu ausgewählten Regionen sowie am Beispiel konkreter Fallstudien eine in der Summe doch weiterführende Bereicherung der aktuellen Diskussion. Neben zwei Beiträgen zur Datierung des Romulus-Mythos und zur Darstellung von Troja in der *Ilias* (A. Carandini, F. Letoublon, 15ff.) bilden die beiden von F. Queyrel und M. Reddé eingeleiteten Abschnitte zu den Städten in der griechischen Welt (45ff.) beziehungsweise zu den einheimischen Städten in den nördlichen Provinzen des römischen Reiches (155ff.) den Hauptteil des Buches, wovon hier allerdings nur Einzelnes herausgepickt sei: Eine höchst aufschlussreiche Übersicht zur Stadtentstehung von Argos bietet der Beitrag von M. Piérart (49ff.), der nicht nur die strukturelle Entwicklung der Besiedlung anhand von (wenn auch etwas klein wiedergegebenen) Übersichtsplänen dokumentiert, sondern auch deutlich macht, dass die Organisation der *Polis* von Argos der urbanistischen Ausgestaltung der *Stadt* zeitlich vorausging. Nützlich sind die zusammenfassenden Beobachtungen von N. Kourou zur Entstehung von Stadtstaaten aus kleineren mykenischen Siedlungen (71ff.). Einen praktischen Zugriff bieten dazu die Zusammenstellungen zu den Städten in Libyen (A. Laronde, 109ff.) sowie im hellenistischen Orient (P. Leriche, 141ff.), wobei hier einzelne neuere Forschungsergebnisse – wie etwa die hellenistischen Befunde aus Palmyra (A. Schmidt-Colinet/K. al-As'ad, «Zur Urbanistik des hellenistischen Palmyra. Ein Vorbericht», *DaM* 12, 2000, 61–93 Taf. 7–16) – nachzutragen wären. – Im zweiten Hauptteil des Bandes (155ff.)

werden überwiegend Studien und Zusammenfassungen zu einzelnen römischen (Klein-)Städten vorgelegt, die sich aus einheimischen Siedlungen und Oppida entwickelt haben und deren geographischer Bogen von Hispanien über Gallien bis in die rechtsrheinischen und die Donau-Provinzen reicht. Für römische Städte in Italien und den anderen Provinzen des Reiches insgesamt wird man weiterhin Publikationen wie Th. Lorenz, *Römische Städte* (Darmstadt 1987) oder P. Gros/M. Torelli, *Storia dell'urbanistica. Il mondo romano* (Bari 1988) zuerst zur Hand nehmen, sowie zum allgemeinen Einstieg in die Thematik etwa W. Hoepfner (Hrsg.), *Geschichte des Wohnens I. 5000 v.Chr. – 500 n.Chr. Vorgeschichte, Frühgeschichte, Antike* (Stuttgart 1999). Desungeachtet kann man hier in verschiedener Hinsicht nützliche Ergänzungen finden, so wie es sich der Herausgeber auch erhofft: «A sa manière, sans doute modeste et limitée, ce livre espère ainsi de contribuer au renouvellement d'une réflexion, qui intéresse tous les historiens» (8). Lorenz E. Baumer

Wolfram Hoepfner (Hrsg.): **Antike Bibliotheken**. Zabern, Mainz 2002. 137 S., 89 Farb-, 21 Schwarzweiss- und 64 Strichabb.

Zurückgehend auf eine Berliner Ausstellung, wird in diesem Bildband ein Thema aufgegriffen, das – obwohl für die antike Kulturgeschichte von enormer Wichtigkeit – bisher nur stiefmütterlich behandelt wurde. So erstaunt es kaum, dass die von verschiedenen Autoren und Autorinnen verfassten Beiträge eine Fülle neuer Informationen und Theorien beinhalten. Die Hauptfrage, die den Herausgeber beschäftigt, gilt dem Aussehen der bisher kaum bekannten Bibliotheken klassischer und hellenistischer Zeit. Zur Beantwortung werden nicht nur schriftliche Quellen ausgewertet, sondern auch die besser bekannten Bibliotheken der römischen Zeit untersucht. Bereits hier ergeben sich einige interessante Resultate, etwa bei der Beschäftigung mit den Bibliotheken des Augustus auf dem Palatin (L. Balensiefen) oder bei der Neurekonstruktion der *bibliotheca Ulpia* im Traiansforum (R. Meneghini). Spannend sind dann v.a. Hoepfners eigene Forschungen, so z.B. zur Bibliothek Eumenes' II. in Pergamon, in welcher die ursprünglich in der Rückwand der Stoa als Statuennischen rekonstruierten Aedikulen neu als marmorne Bibliotheksschränke interpretiert werden, die auf dem Podest im Hauptraum hinter der Stoa aufgestellt gewesen waren. Nicht minder beeindruckend ist die Rekonstruktion der Akademie Platons mit Bibliothekssaal, Magazinen, Vortragsräumen und Lesehallen, deren Grundriss dem Autor zufolge Jahrhunderte später in der Hadriansbibliothek von Athen bewusst wieder aufgenommen wurde. Neben Gymnasien – zu denen Hoepfner neu auch die erste Bauphase des Pompeions in Athen zählt – sollen auch private Wohnhäuser (Delos, Pella, Eretria) und Paläste (Vergina) über separate Bibliotheksräume verfügt haben, deren Identifizierung allerdings vorerst hypothetisch bleiben muss. Erwähnenswert ist auch, dass in einer erneuten Auswertung der Quellen die Schuld des Caesar an der Verbrennung der berühmten Bibliothek in Alexandria zurückgewiesen wird (C. Orru). Das Buch ist von der ersten bis zur letzten Seite ein Gewinn! Karl Reber

Marion Muller-Dufeu (éd.): **La sculpture grecque. Sources littéraires et épigraphiques**. Collection Beaux-Arts histoire. Ecole nationale supérieure des beaux-arts, Paris 2002. XVI, 1079 S.

Das im unmittelbaren Vorfeld der grossen Ausgrabungen von Olympia, Delphi und der Athener Akropolis von J. Overbeck vorgelegte Grundwerk (*Die antiken Schriftquellen zur Geschichte der bildenden Künste bei den Griechen,* Leipzig 1868, Nachdruck: Hildesheim/New York 1971) bietet auch heute noch die umfangreichste systematisch gegliederte Sammlung antiker Texte zur griechischen Skulptur. Overbeck hat es seinerzeit nicht für notwendig gehalten, auch eine Übersetzung mitzugeben. Aber «de nos jours en revanche, tandis que le goût pour l'art ancien se répand dans l'ensemble de la population, ce dont on ne peut que se réjour, la conaissance du grec et du latin disparaît peu à peu, et le receuil d'Overbeck devient inutilisable pour ceux-là mêmes à qu'il serait le plus utile, c'est-à-dire les étudiants en histoire de l'art» (X). M. Muller-Dufeu hat sich daher rund anderthalb Jahrhunderte später dieser schlichtweg gewaltigen Aufgabe unterzogen und legt – einschliesslich etlicher Ergänzungen des Quellenmaterials – eine vollständig zweisprachige Neuausgabe der *Schriftquellen* vor. Die ursprüngliche Gliederung wurde beibehalten, erweitert jeweils um kurze einführende Texte und eine – gezwungenermassen rudimentäre – Bibliographie sowie mehrere Konkordanzlisten, welche das Material erschliessen. Die sorgfältig redigierten Übersetzungen ins Französische bleiben eng am

originalen Wortlaut, sind aber dennoch flüssig zu lesen. Der Band bietet damit nicht nur ein Nachschlagewerk erster Güte, sondern macht die antiken Texte über griechische Bildhauer und Skulpturen (wieder) lesbar. M. Muller-Dufeu hat mit der Edition eine beeindruckende und kaum hoch genug zu schätzende Arbeit geleistet. Angesichts dessen besteht wohl beste Aussicht, dass *Muller-Dufeu, Sculpture* demnächst neben *Overbeck, SQ* in die archäologischen Abkürzungslisten aufgenommen wird.

Lorenz Baumer

Bernard Holtzmann: **L'Acropole d'Athènes.** Monuments, cultes et histoire du sanctuaire d'Athèna Polias. Collection Antiqua. A. et J. Picard, Paris 2003, 303 p.

Ces quinze dernières années ont vu fleurir toute une littérature spécialisée sur l'Acropole d'Athènes. Faisant suite aux monographies récemment parues en allemand et en anglais (U. Muss/Ch. Schubert, *Die Akropolis von Athen,* Graz 1988; R. F. Rhodes, *Architecture and Meaning on the Athenian Acropolis,* Cambridge 1995; J. M. Hurwit, *The Athenian Acropolis,* Cambridge 1999; L. Schneider/Ch. Höcker, *Die Akropolis von Athen,* Darmstadt [2]2001), l'ouvrage de B. H. se fait donc l'écho du regain d'intérêt suscité par les restaurations en cours depuis 1975. Partant du rocher nu et des mythes originels pour se terminer avec les restaurations actuelles en passant par la chronique du sanctuaire jusqu'à sa christianisation, les périodes byzantine, latine, turque et les premières fouilles, l'ouvrage s'inscrit clairement dans une perspective historique. Les monuments (conservés ou reconstitués) et les offrandes, dont l'histoire est ainsi retracée et replacée dans le contexte politique et social de chaque époque, sont donc au centre de ce livre; toutefois, un chapitre consacré au fonctionnement religieux du sanctuaire d'époque classique forme comme une parenthèse synchronique bienvenue dans le fil chronologique. Le sous-titre choisi est donc le reflet fidèle du programme suivi par l'auteur. L'ouvrage ainsi conçu se présente comme une synthèse des connaissances et des recherches les plus récentes sur le sujet, comme une compilation intelligente des données à notre disposition aujourd'hui; ce n'est qu'exceptionnellement que l'auteur présente une opinion nouvelle (on signalera notamment 197s. l'interprétation des degrés de la chalcothèque comme présentoirs à offrandes, et la simplification du parcours de la procession des Panathénées induite par cette nouvelle interprétation). B. H. a réussi un livre susceptible d'intéresser aussi bien le grand public que les archéologues ou historiens de l'antiquité, se coulant par là même très bien dans le moule des éditions Picard: glossaire, tableaux chronologiques, index bien construits, excellente sélection bibliographique, renvois clairs, simples et efficaces à l'intérieur du texte, tout a été pensé pour faciliter l'accès rapide aux données recherchées, tout en présentant un ouvrage clair, pour l'œil comme pour l'esprit, et richement illustré. Réussir un tel pari ne se fait toutefois pas sans compromis. Bâtissant son texte de façon très pédagogique, B. H. évite soigneusement les polémiques, comme par exemple celles concernant l'hypothétique palais mycénien ou alors l'emplacement de l'autel d'Athèna. Si le texte y gagne en clarté et en suivi, le côté lénifiant du propos fait parfois regretter les aspérités des divergences d'opinions. D'autre part, la perspective historique choisie ne laisse que peu de place à l'Acropole «idéologique» – on pense notamment aux travaux de N. Loraux – et l'on regrette que les mythes originels, utilisés pour illustrer les tout débuts de l'Acropole, n'aient pas été intégrés à l'idéologie athénienne des périodes archaïque et classique. Mais comment traiter un sujet aussi monumental sans faire des choix. B. H. a opéré ceux qu'il convenait pour réussir un ouvrage polyvalent, beau livre synthétique pour le grand public et outil pratique pour les spécialistes de l'antiquité en quête de données récentes sur l'Acropole.

Anne-Françoise Jaccottet

Ulrich Schädler/Peter Schneider: **Ein frühes Tondach aus dem Artemision von Ephesos**. Mit einem Beitrag von *Roman Sauer*. 6. Ergänzungsheft zu den Jahresheften des Österreichischen Archäologischen Institutes in Wien. Österreichisches Archäologisches Institut, Wien 2004. 127 S., 34 Abb., 25 Taf.

In den Jahren 1993 und 1994 wurden im Artemistempel von Ephesos in einer archaischen Auffüllung zahlreiche Fragmente eines frühen Tondachs gefunden, deren wissenschaftliche Bearbeitung hier vorgelegt wird. Es handelt sich um das Dach eines grösseren Gebäudes und gehörte wohl zur zweiten Bauphase des Peripteros des 7. Jh.s v.Chr. im Innern des späteren Kroisostempels. Beobachtungen

von Auge wie auch petrographische und mineralogische Untersuchungen (von R. Sauer) ergaben, dass das Dach aus zwei sehr ähnlichen Ziegelfabrikaten besteht, die vielleicht auf zwei verschiedene Werkstätten zurückgeführt werden können. Dazu kommen einzelne Reparaturziegel. Dank mühevoller Kleinarbeit ist es gelungen, das Dach weitgehend zu rekonstruieren. Es handelte sich um ein Satteldach mit Flachziegeln, Deckziegeln, Traufziegeln und Verkleidungsplatten an der Traufseite; nur geringe Reste sind als Firstziegel und Giebelsima anzusprechen. Die Ziegel waren an der Traufseite rot bemalt, die Verkleidungsplatten zeigten einen hängenden Blattstab mit einfacher Kreisbemalung. Obwohl keine ganzen Formen erhalten geblieben sind, liessen sich auch die Abmessungen der einzelnen Ziegel und damit ihre Anordnung wie auch der dafür notwendige Dachstuhl rekonstruieren; das Gesamtgewicht lag bei 31 Tonnen! Während die ältesten 'protokorinthischen' Ziegel im griechischen Mutterland zu Walmdächern gehört haben, liegt mit dem Dach aus dem Artemision nun ein ebenso frühes, noch in das mittlere 7. Jh. zurückgehendes Satteldach vor; dieser typisch ostgriechische Dachtypus, welcher bisher nur durch jüngere archaische Beispiele nachzuweisen war, gehört somit gleichfalls zu den ältesten Dachformen der griechischen Architektur. Hans Peter Isler

Manuela Mari: **Al di là dell'Olimpo. Macedoni e grandi santuari della Grecia dall'età arcaica al primo ellenismo.** Centro di ricerca sull'antichità greca e romana, Meletemata 34. Fondazione nazionale per le ricerche/De Boccard, Athen/Paris 2002. 391 S.

Welches Bild Makedoniens vermitteln seine Zeugnisse in den grossen griechischen Heiligtümern? Hintergrund der Fragestellung ist die noch in römischer Zeit problematische Zugehörigkeit der Makedonen zur hellenischen Welt. Besprochen wird sowohl die antike Geschichtsschreibung von Herodot an, wie auch die epigraphische, archäologische und numismatische Dokumentation vorab von Delphi und Olympia, daneben auch von Dion, Nemea, Delos, Isthmia, Epidauros und Samothrake. Für das makedonische Herrscherhaus – nicht aber für sein Volk – war die allerdings umstrittene Zulassung Alexanders I. zu den olympischen Spielen aufgrund seiner argivischen Abstammung in den Jahren kurz vor 500 v.Chr. der erste wichtige Erfolg in der Anerkennungsfrage. Das Philippeion in Olympia ist denn auch das auffälligste makedonische Präsenz-Zeichen südlich des Olymp geblieben. Lange vor Philipp II. werden die Leitlinien der makedonischen Politik gegenüber den griechischen Heiligtümern sichtbar: Man wollte als Griechen akzeptiert werden, dabei die spezifischen örtlichen Traditionen respektieren und trotzdem als mächtiger König auftreten. Dieses heikle Gleichgewicht wird erst gebrochen worden sein, als das delphische Orakel, wie anzunehmen ist, Alexander die Bestätigung seiner Göttlichkeit verweigerte. Gleichzeitig entzog sein Feldzug, und damit die spektakuläre Ausweitung und Transformation der griechischen Welt, den alten panhellenischen Heiligtümern ein Grossteil ihres innen- und aussenpolitischen Einflusses. Das zwiespältige Bild einer von der Sprache her zwar griechischen Nation, die aber einer Königsdynastie unterstand und damit in der archaischen und klassischen Poliswelt als Fremdkörper wirkte, hat sich in der historischen Literatur nachhaltig festgesetzt. Cornelia Isler-Kerényi

Katja Sporn: **Heiligtümer und Kulte Kretas in klassischer und hellenistischer Zeit.** Studien zu antiken Heiligtümern 3. Archäologie und Geschichte, Heidelberg 2002. 416 p., 30 pl.

Cet ouvrage représente la publication de la thèse de doctorat soutenue par l'auteur à l'Université de Heidelberg en 1997 et élaborée sous la direction de T. Hölscher. Il y a lieu de noter que la bibliographie postérieure a néanmoins été mise à jour jusqu'en 2001. Il s'agit d'une synthèse monumentale et remarquablement précise des sanctuaires et des cultes de la Crète aux époques classique et hellénistique. Dans un premier temps, l'auteur recense systématiquement les sites en procédant par unités géographiques (Crète de l'Est, du Centre et de l'Ouest), avant de considérer l'ensemble des cultes sous l'angle de la répartition des divinités et d'esquisser une synthèse sur les spécificités de la situation crétoise. Elle met notamment en évidence les affinités que présente la Crète avec le continent grec, en dépit de sa situation géographique excentrée, une tendance qui se révèle déjà à l'époque mycénienne et qui se voit confirmée au moment de l'apparition des divinités nouvelles que sont Asklépios et Hygie, les dieux égyptiens ou Tyché. Certaines spécificités crétoises apparaissent d'ailleurs après les invasions doriennes et achéennes, où le culte local de l'arbre, d'antique tradition, se voit assimilé par

maintes divinités (Zeus-Velchanos, Apollon, Hermès et Europe). Autre particularité: le goût prononcé des Crétois pour des divinités féminines de la guerre et de la fécondité se trouve canalisé par les grandes divinités féminines grecques, d'abord la Potnia Thérôn, puis Athéna, Artémis et peut-être Aphrodite et Déméter. En examinant l'ensemble des cultes crétois, on est frappé par la prédilection de ce peuple pour les divinités féminines, une préférence particulièrement sensible dans la Crète de l'Ouest. Par ailleurs, les traditions sociales développées au cours de la période archaïque se prolongent jusqu'à l'époque romaine. Ainsi, les rites d'initiation jouent un rôle important. La Crète conserve donc dans la vie religieuse de nombreux éléments qui lui sont propres et qui forment son identité traditionnelle. Fouillé, systématique et très appliqué, le travail de Mme Sporn est une somme d'informations commodément consultable et exploitable. Plusieurs index permettent de trouver aisément les mentions souhaitées. L'iconographie est par contre peu développée (30 planches dont plus de vingt sont des plans de sites ou de sanctuaires). A cela s'ajoutent cependant 19 tableaux recensant les lieux, les trouvailles, les divinités concernées et la datation, avec renvoi au texte correspondant. L'ouvrage de Mme Sporn est donc davantage qu'une vaste compilation des publications antérieures. Il est un véritable outil de travail à la disposition de tous ceux qui s'intéressent, de près ou de loin, à la vie religieuse en Crète avant la romanisation. Jean-Robert Gisler

Elena Mango: **Eretria XIII. Ausgrabungen und Forschungen: Das Gymnasion.** Infolio, Gollion 2003. 174 S., 141 Abb., Steinplan als Beilage.

Das im nördlichen Teil des Stadtgebiets von Eretria, am Südwestfuss des Akropolishügels gelegene Gymnasion wurde Ende des 19. Jh. von amerikanischen Archäologen entdeckt und teilweise freigelegt. Weitere Arbeiten erfolgten in den 60er und 70er Jahren des 20. Jh. durch Schweizer Archäologen, und 1993–1995 konnte die Verf. im Auftrag der Schweizerischen Archäologischen Schule in Griechenland den Bau im Hinblick auf die abschliessende Publikation genauer untersuchen. Zu diesem Zweck wurden mehrere stratigraphische Schnitte angelegt. Der vorliegende, reich bebilderte Band (die Qualität einiger Abbildungen lässt allerdings zu wünschen übrig) fusst auf der 1997 an der Universität Zürich eingereichten Dissertation der Verf. – Funktion und Benennung des Gebäudes als Gymnasion sind durch hier gefundene Inschriften, den Grundriss und die Ausstattung gesichert; eine weitere, ähnliche Anlage konnte in der Südostecke der Stadt freigelegt werden. Das Gymnasion liegt am Südrand einer mindestens seit archaischer Zeit belegten Strasse und umfasst neben einem grossen quadratischen Hof mit umlaufender Portikus mehrere Räume im Norden und im Osten, unter denen besonders Raum B mit den Wasserbecken aus Stein und Rundraum G zu erwähnen sind. Dieser hat einen Durchmesser von knapp 10 m, ist durch Tonplatten gepflastert und weist in der Mitte eine wohl sekundäre Feuerstelle auf. Der Rundraum war überdeckt, wobei von der Verf. verschiedene Rekonstruktionsvarianten erwogen werden. Eine präzise Funktionsbestimmung dieses vielleicht beheizten Raumes ist nicht durchführbar. Der sorgfältig aufgearbeitete Baubefund der gesamten Anlage ergibt drei Bauphasen, deren teilweise doch recht unsichere Datierung (Errichtung in frühhellenistischer Zeit, Umbau unter Hinzufügung des Rundraumes in der zweiten Hälfte des 2. Jh. v.Chr., kleinere Veränderungen in der ersten Hälfte des 1. Jh. v.Chr.) durch Kleinfunde, besonders Keramik, ermöglicht wird. Das Gymnasion scheint in der ersten Hälfte des 2. Jh. n.Chr. zerstört worden zu sein. – Zur baulichen Ausstattung zählen neben den verschiedenen Vorrichtungen zur Wasserversorgung und wenigen Resten der Bauornamentik (ionisches Kapitell, ionisches Halbsäulenkapitell, dorische Kapitelle, dorischer Friesblock, Sima, Antefixe aus Marmor und Terrakotta, ionischer Fensterpfeiler) drei einfache Fussbodenmosaiken aus Kalksteinsplittern bzw. Kieselsteinen, teilweise mit ornamentalem Dekor. Interessant sind die im Bau selbst gefundenen oder diesem mit hoher Wahrscheinlichkeit zuweisbaren Inschriften sowie Statuen und Statuenfragmente, die durch ihren Reichtum – zu ihnen gehören z.B. zwei Tondi und der berühmte sog. Jüngling von Eretria – einen guten Eindruck von der Innenausstattung vermitteln. Eine umfassende Bearbeitung der Skulpturen durch die Verf. soll an anderer Stelle erfolgen. Kataloge der Architekturelemente, der Inschriften, der Skulpturen und der wichtigsten Keramik sowie Kleinfunde vervollständigen die Publikation. Zwei Anhänge beschäftigen sich mit der geophysikalischen Prospektion (P. Gex) und der architektonischen Rekonstruktion der Anlage (P. André/M. Jaccard). Christoph Reusser

Helmut Kyrieleis (Hrsg.): **Olympia 1875–2000: 125 Jahre deutsche Ausgrabungen.** Internationales Symposion, Berlin 9.–11. November 2000. Zabern, Mainz 2002. 376 S., 117 Farb-, 182 Schwarzweissabb., 1 Faltplan.

Die Ausgrabungen von Olympia haben in vielerlei Hinsicht grundlegende Wissenschaftsgeschichte geschrieben. Deshalb ist es der umfangreichen und gut illustrierten Publikation mit dreiundzwanzig Beiträgen um so höher anzurechnen, dass sie – trotz des eher an ein «coffee-table book» gemahnenden Titels – nicht eine sich selbst genügende Rückschau zum Ziel hat. Dies gilt nicht zuletzt für die Aufsätze von R. von Bruch, Th. Kalpaxis, L. Klinkhammer, B. Sösemann (9ff.), die sich mit der historisch-politischen Einordnung der ersten Grabungen in Olympia befassen und wo auch kritische Töne (vor allem von griechischer Seite) nicht fehlen. Den frühen geometrischen Votiven sowie ihrer Funktion und Deutung gilt das Interesse W.-D. Heilmeyers und N. Himmelmanns (85ff.), während K. Herrmann und W. Koenigs die olympische Bauforschung des 19. und 20. Jh. nachzeichnen. Ergänzend kommen die Beiträge von S. Marchand zu Adolf Furtwängler (147ff.) und von A. H. Borbein zur Bedeutung von Olympia für die Entwicklung neuer archäologischer Methoden hinzu (163ff.). J. Rambach und H. Kyrieleis legen Ergebnisse und Interpretationen der jüngsten Grabungen im Bereich des Pelopion vor, wo aufregende Befunde zur frühesten Geschichte des Platzes und zur Entstehung des Heiligtums zum Vorschein kamen (177ff.). Ergänzendes zu Olympia bieten E. R. Gebhard, S. G. Miller, C. Morgan und C. Rolley mit Aufsätzen vorwiegend zur Frühgeschichte der panhellenischen Heiligtümer von Isthmia, Nemea und Delphi (221ff.). Es folgen sieben Beiträge zu verschiedenen Einzelthemen, wovon insbesondere die wichtigen und photographisch aufschlussreich dokumentierten technischen Beobachtungen von I. Trianti zu den Skulpturen vom Zeustempel hervorzuheben sind (281ff.). Auch einige kleinere Kultplätze werden in den Blick genommen, wie die von A. Moustaka bei der Diskussion des Herakultes in Olympia erstmals vorgelegten Kleinfunde aus dem lokalen Heiligtum von Babes (301ff. bes. 307ff.) oder die kurzen Zusammfassungen der Grabungsergebnisse zu den Athena-Tempeln von Phigalia (Arkadien) und Prasidaki (Elis) (X. Arapojanni, 317ff.), ergänzt um einige Bemerkungen zu neueren Forschungen in Elis von N. Yalouris (347ff.). Zu nennen bleiben der kulturtheoretische Ansatz zu rituellen Räumen von T. Hölscher (331ff.), die Erstvorlage einer Bronzeurkunde von T. Siewert (359ff.) sowie der Beitrag von U. Sinn zum Demeterkult im späten Olympia (371ff.). Eine auf die breite Öffentlichkeit orientierte Gesamtschau zu 125 Jahren Ausgrabungstätigkeit in Olympia, wie sie mit Blick auf die olympischen Spiele in Athen 2004 zu erwarten wäre, bietet der Band nicht, er ist aber sowohl für forschungsgeschichtlich als auch für archäologisch Interessierte eine reichhaltige und vielfältige Quelle zu verschiedenen Aspekten des Heiligtums.

Lorenz E. Baumer

Sophia B. Zoumbaki: **Elis und Olympia in der Kaiserzeit.** Das Leben einer Gesellschaft zwischen Stadt und Heiligtum auf prosopographischer Grundlage. Meletèmata 32. De Boccard, Paris 2001. 451 p.

Lorsqu'il est question de l'Elide, l'intérêt se porte généralement sur Olympie, sur son histoire et sur les développements du sanctuaire que l'archéologie permet de restituer. L'originalité de l'étude de S.Z. réside dans la démarche choisie: partant du corpus épigraphique d'Olympie de W. Dittenberger et K. Purgold (1896), ainsi que des sources littéraires concernant l'Elide, l'auteur dresse un catalogue prosopographique de 887 Eléens de l'époque romaine: sous chaque nom propre, répertorié selon l'ordre alphabétique grec, apparaissent un renvoi aux sources antiques concernant la personne (inscriptions ou textes littéraires), la mention de la fonction sous laquelle les documents la présentent, ainsi que des indications chronologiques. Lorsque les données le permettent, un commentaire plus substantiel vient compléter la notice. Mais ce catalogue ne représente en fin de compte que la phase préparatoire de la recherche de S.Z. L'ouvrage prend son intérêt par l'étude sociale et économique de l'Elide romaine que l'auteur propose sur la base des données prosopographiques recueillies. – Si la grande majorité des documents utilisés provient du sanctuaire d'Olympie, l'étude prosopographique permet de déborder très largement ce cadre restreint et de suivre les différents personnages, honorés à Olympie ou apparaissant sur une liste de personnel cultuel, dans leur vie citadine et presque dans leur vie quotidienne. C'est ainsi que les différents chapitres nous introduisent dans la vie sociale de

l'Elide tout entière: l'économie, la vie rurale, les composantes de la population et de la société éléennes, les fonctions politiques et cultuelles, les rapports des Eléens avec le pouvoir romain, l'avancée de la romanisation; les thèmes abordés sont choisis en fonction des éléments de réponse que comportent les documents à disposition. Si donc de nombreuses zones d'ombre demeurent et que le panorama n'est pas complet, au moins repose-t-il sur des données fiables, intelligemment mises en valeur par l'auteur.

A la lecture de cet ouvrage on s'interroge toutefois sur sa genèse et sa conception; le texte analytique présenté en première partie ne fait en effet que de (trop) rares références au catalogue prosopographique intégré en fin de volume, s'appuyant en revanche largement sur les données archéologiques, épigraphiques et littéraires que ne contient pas le volume. On est d'autre part étonné et déçu de ne pas trouver de conclusion à la partie analytique. Ce volume démontre toutefois les résultats considérables qu'une étude prosopographique bien documentée peut apporter et représente une contribution importante à une meilleure connaissance de l'Elide, région que l'on résume trop souvent au sanctuaire panhellénique qu'elle a abrité. Anne-Françoise Jaccottet

Iphigeneia Leventi: **Hygieia in Classical Greek Art.** Archaiognosia Suppl. 2. University of Athens, Faculty of Philosophy, Athen 2003. 199 S., 89 Taf.

Die Verf. legt ihre lange erwartete, ins Englische übertragene Dissertation vor, die sie an der Universität Athen im Frühjahr 1992 eingereicht hatte. In den Blick genommen wird die Ikonographie der Hygieia in Skulpturen und Vasenbildern der klassischen Zeit, die nach Materialklassen geordnet im Katalog (129ff.) und auf den durchgehend in guter Qualität gedruckten Tafeln vorgelegt werden. – Die besondere Schwierigkeit einer ikonographischen Untersuchung Hygieias liegt in der Vielgestaltigkeit der Göttin: Sie erscheint entweder als matronale Figur im Peplos oder als jugendliche Gestalt in Chiton und Mantel, wobei sich die einzelne Bildform teilweise direkt an Darstellungen der Kore oder der Nymphen anschliesst. Dieser Umstand sowie die in mancher Hinsicht nicht einfach zu bewältigende materielle Überlieferung hatten zuvor zu wenig klaren Ergebnissen geführt, wie etwa ein Blick in H. Sobel, *Hygieia. Die Göttin der Gesundheit* (Darmstadt 1990) erkennen lässt. Durch eine sorgfältig analysierende Betrachtungsweise sowohl der einzelnen Figurentypen als auch der ikonographischen Einzelelemente sind L. hier wesentliche Fortschritte gelungen. – Nach einer kurzen Einleitung und einer Zusammenstellung der literarischen Überlieferung schlägt L. in Aufnahme der alten Interpretation von F. Studniczka vor, im Typus der sog. Athena Hope-Farnese die von Pyrrhus kurz nach 430 v.Chr. auf der Akropolis errichtete Athena Hygieia zu erkennen (39ff.). Es folgt die Durchsicht der Darstellungen auf den klassischen Weihreliefs, die mit dem ausgezeichneten und gegen 420 v.Chr. zu datierenden Weihrelief in Kopenhagen (Taf. 7) einsetzen (46ff.). Die Analyse ermöglicht nicht nur die zuvor oftmals schwierige Trennung der Hygieia von Epione, sondern zeigt auch ihre vielschichtigen motivischen und typologischen Abhängigkeiten von anderen Figurentypen auf. Nach einem kurzen Abschnitt zu den Darstellungen auf Vasen des 5. und 4. Jh.s v.Chr. (81ff.) werden in den drei folgenden Kapiteln die rundplastische Überlieferung der Hygieia Hope (86ff.), die um 380/70 v.Chr. in Epidauros geweihte und ikonographisch an Aphrodite angelehnte Originalstatue im Athener Nationalmuseum Inv. 299 (97ff.) sowie der Statuentypus der Hygieia Broadlands-Conservatori (103ff.) diskutiert, jeweils mit zahlreichen neuen Einsichten und Interpretationsvorschlägen. Ein zusammenfassendes Kapitel zu Ikonographie und Kult der Göttin (111ff.) sowie eine Appendix zu Stil und Chronologie der klassischen Reliefdarstellungen schliessen die Publikation ab. – Neben zahlreichen Einzelbeobachtungen zeigt L.s Untersuchung in zuvor nicht erreichter Klarheit auf, dass Hygieia schon vor ihrer Einführung in Athen gegen 420 v.Chr. mit Asklepios verbunden und nicht aus einem lokalen Heilkult hervorgegangen war. Die ikonographische Breite ihrer Darstellungen entspricht der Vielfalt ihrer Aufgaben und setzt diese in Anlehnung an Darstellungen anderer Gottheiten um. Die Ergebnisse der Studie machen damit deutlich, dass ikonographische Untersuchungen nicht reiner Selbstzweck sind, sondern auch zu vertiefenden Einsichten in die Entstehungs- und Bedeutungsgeschichte von Gottheiten und ihrer Kulte führen können. Lorenz E. Baumer

Thomas Morard: **Les Troyens à Métaponte.** Etude d'une nouvelle Ilioupersis de la céramique italiote. Zabern, Mainz 2002. 122 S. mit 5 Abb. 8 Taf. mit 28 Abb.

Ein Genfer mémoire von 2000 und in vielem eine typische Anfängerarbeit – geschrieben mit jungem Elan und belastet durch die Mängel, die ungenügender Betreuung anzulasten sind.– Zuerst der wissenschaftliche Gewinn. 40 Scherben eines sehr grossen apulischen Volutenkraters, zu 23 nicht zusammenhängenden Fragmenten zusammengesetzt, wurden in einer Nekropole ca. 4 km landeinwärts von Metapont in einer Notgrabung geborgen. Während die Rückseite mit der typischen Szene um einen Grabnaiskos verziert war, liefert die Vorderseite eine ungewöhnliche Ilioupersisdarstellung. Sie überzog die gesamte Gefässfläche, war szenenreich angelegt mit ungewöhnlichen Teilnehmern und singulärer Ikonographie. Auffällig sind Theano und Antenor, einzigartig die Flucht des Aineas mit Hilfe eines Maultierwagens. Die eingehende Interpretation erschliesst die Bezüge: der Maultierwagen ist das Vehikel zur Bergung der Kultheiligtümer bei Gefahr (vor allem in italisch-römischer Tradition) und ist das Fahrzeug bei der 'Inthronisation' des neuen Herrschers. Damit wird wohl auf das künftige Schicksal des Aineas vorausgewiesen. Diese solide begründete Interpretation mündet in spekulative Überlegungen zum Verhältnis der Zerstörung Trojas zur Gründung von Metapont, von indigener, italischer Bevölkerung und griechischen Kolonisten. Da werden mit allzu leichter Hand mythhistorische Zufallsüberlieferung und die wenig bekannte soziale Befindlichkeit Metaponts im 4. Jh. v.Chr. ineinander gemischt.

Doch bis man zum Hauptgegenstand des Buches kommt, ist viel dürres Holz beiseite zu räumen. Eine Einführung skizziert Lage und Geschichte von Metapont auf zwei Seiten, ohne auf die Situation der 2. Hälfte des 4. Jh. erhellend einzugehen. Ein 1. Kapitel handelt von der Nekropole (auf der Kartenskizze Abb. 3 nicht wiederzufinden) und vom Grab. In der ersten Appendix das Grabinventar: ohne Aussagekraft, weil vor der Bergung beraubt und nur in Resten vorhanden, kein Stück Metall wurde geborgen; mühsam zu lesen, weil erst die jeweils fünfte Angabe verrät, worum es sich beim jeweiligen Objekt eigentlich handelt. Der Krater konnte mit seiner Höhe von ca. 1,25 m ohnehin nur als 'Sema' auf dem Grab gedient haben – der bekannte Usus wird noch einmal langfädig ausgewalzt. Die zweite Appendix gibt einen Katalog grossformatiger apulischer Kratere in doppelter Form als Tabelle und noch einmal als Liste, doch auch die Liste ohne Nachweise, die man dann erst in den Anmerkungen findet. Sodann der Katalog der 23 Gefässfragmente über 14 Seiten; man hat den Eindruck, dass die Arbeitskartei des Verf. unverändert in aller Breite gedruckt wurde. Zwangsläufig muss sowohl im anschliessenden Abschnitt zur Rekonstruktion wie bei der Interpretation vielfach wiederholt werden. Der Text zur Rekonstruktion liefert das Richtige in grosser Ausführlichkeit, doch das Entscheidende fehlt: Zeichnung der Fragmente und Versuche zeichnerischer Rekonstruktion hätten die Probe aufs Exempel gegeben und hätten die Argumentation zielführend gestrafft. Die stilistische Untersuchung kann sich zwischen Dareios- und Unterwelt-Maler nicht entscheiden. Der Schritt von der akademischen Examensarbeit, die zeigen muss, dass man an alles gedacht und nichts übersehen hat, zur wissenschaftlichen Publikation, die sich auf das Argumentationsziel konzentriert, wurde nur teilweise vollzogen. Dietrich Willers

Wolfram Hoepfner: **Der Koloß von Rhodos und die Bauten des Helios.** Neue Forschungen zu einem der sieben Weltwunder mit Beiträgen von Ulrich Gehrig, Natascha Königs, Henrike Sachse und Katharina Vogl, Gerhard Zimmer und Juliane Berndt. Zabern, Mainz 2003. IV, 107 S. mit 72 Farb-, 32 Schwarzweiss- und 42 Strichabb.

Eine scheinbar leichte und populäre Darstellung zu einem schwergewichtigen Thema mit üppiger, vorzüglicher Illustrierung, die aber auch neue Forschungsergebnisse vorlegt und prononcierte Thesen formuliert. Sie setzt mit einem Kapitel zu antiken Kolossalstatuen und ihren Problemen der perspektivischen Untersicht ein, sodann die Stadtgeschichte und die nachantiken phantastischen Vorstellungen von der riesigen Heliosstatue. Der Exkurs zur hellenistischen Skulptur von Rhodos (N. Königs) unterschlägt die Problematik der Datierung der berühmten Meisterwerke und folgt ganz der Chronologie B. Andreaes. – Der Sonnengott kann keinen Tempel gehabt haben. H. nimmt – recht plausibel – gemeinsamen Kult im Heiligtum des Apollon Pythios oben über der Stadt an. Die Reste einer dicht neben dem Tempel gelegenen Anlage rekonstruiert er als Unterbau des grossen verlore-

nen Anathems Lysipps, seines berühmten Helios auf dem Viergespann. Bestätigende Parallele ist der goldene Wagen der Rhodier in Delphi vor dem Apollontempel. Das «Klubhaus» (Vereinslokal) der Haliastai, der Heliosverehrer – unter den Vereinigungen der Stadt wohl die wichtigste –, erkennt H. in einem innerstädtischen Bau, der auch für das Heliosheiligtum gehalten worden war.

Der zweite Teil ist dem Koloss des Helios und seinem Standort gewidmet. Das Werk des Chares, jenes Schülers des Lysipp, stand nicht siebzig Jahre, bis das Erdbeben von 266 v.Chr. es stürzen liess. Hadrian hat es angeblich wieder aufrichten lassen, aber bereits 20 Jahre später zerstörte es ein weiteres Erdbeben wieder. Da die Trümmer so lange am Ort lagen, konnte die Nachwelt gleichwohl eine deutliche Vorstellung vom Götterbild gewinnen. H. sieht in einem Typus kaiserzeitlicher Kleinbronzen und Gemmen einen getreuen Reflex des Werks. Sie alle geben den Gott im Schrittstand mit grüssend erhobener Rechter, mit der Peitsche in der gesenkten Linken und kurzer Chlamys, die zur linken Seite herabfällt, wieder. Der Kopf ist auch bei den Bronzestatuetten mit sieben Strahlen versehen. Die Annäherung an die Ingenieurkunst und Konstruktion des Helios bedient sich der Analogien, die die antiken Quellen wie auch neuzeitliche Kolossalstatuen zur Verfügung stellen. Es bleibt ein «Hiatus»: Die kaiserzeitlichen Arbeiten kleinen Formats stammen aus dem Westen des Imperiums und geben Sol wieder; ein Verbindungsglied zum hellenistischen Helios fehlt bisher. Überzeugend ist die Bestimmung des Standorts des Kolosses am Molenkopf des alten Kriegshafens. Dort sind riesige antik bearbeitete Blöcke vermutlich des Sockels erhalten, und nur dort ist die Inszenierung der «Skenographia» für den ankommenden Seefahrer wirksam. Fazit: Zur Lektüre empfohlen!

Dietrich Willers

François Queyrel: **Les portraits des Attalides. Fonction et représentation.** Bibliothèque des Ecoles françaises d'Athènes et de Rome 308. De Boccard, Paris 2003. 378 S. 76 Taf. 1 Karte.

Im Unterschied zu anderen hellenistischen Königsdynastien haben die Könige von Pergamon bisher keine umfassende Vorlage ihrer Porträts erfahren. Die Mitglieder dieser Herrscherfamilie, die erst 238 v. Chr. mit Attalos I. die Königstitulatur einführte und 133 v. Chr. ihr Reich in römische Obhut legte, prägten durch eine intensive Förderung der bildenden Künste und die Errichtung von Meisterwerken wie dem Pergamonaltar zwar eine ganze Kunstepoche, sind aber selber zumeist merkwürdig schwer greifbar. Eines der Haupthindernisse für die Bearbeitung ihrer Porträts liegt in der eingeschränkten numismatischen Überlieferung, die neben Bildnissen des Philetairos (Taf. 1–3) nur gerade zwei Münzbildnisse Eumenes' II. (Taf. 19) umfasst. F.Q. hat sich nicht nur der schwierigen Aufgabe unterzogen, die in der Forschung bereits vielfach diskutierten Werke wie den Berliner Kopf Attalos' I. aus Pergamon (96ff. Taf. 12–14), den von ihm mit Attalos II. identifizierten, sog. «Thermenherrscher» (200ff. Taf. 32–34) oder die Porträts von Philetairos (74ff. Taf. 6,1–4), Attalos I. (111ff. Taf. 16,1–4) und Eumenes II. (162ff. Taf. 24–25) aus der Villa dei Papiri erneut zu untersuchen, sondern er legt auch mit möglichst vorsichtiger Argumentation eine Vielzahl neuer Zuweisungen und Identifikationsvorschläge vor, z.B. die überzeugende Entdeckung einer Büste des Philetairos in Istanbul (78ff. Taf. 7,1). Dass die Deutungen voraussichtlich nicht durchwegs auf Zustimmung stossen werden – wie es etwa für den bärtigen Kopf im Getty Museum (83ff. Taf. 8–10,1; ist er wirklich antik?) zu erwarten ist –, liegt in der Natur der Sache. Dennoch ist der Zugewinn wesentlich. – Nach einem einleitenden Kapitel zu «fonction et représentation» der attalidischen Herrscherbildnisse (11ff.) legt der Band die verschiedenen Bildnisse nach den einzelnen Dynasten geordnet vor (61ff.), ergänzt um zwei Abschnitte zu den Prinzen (255ff.) und Königinnen (263ff.) sowie mehrere Appendices (287ff.). Jedes Stück wird katalogartig mit genauen Angaben und Daten (auch zur Restaurierungsgeschichte und chronologisch geordneter Bibliographie) erfasst. Die Argumentation im Text bleibt zurückhaltend und fern von allzu positivistischer Zuversicht. Die Indizes sowie die durchgehend gute Qualität der Tafeln erlauben einen direkten Zugriff auf die einzelnen Werke. Neben allen Zuweisungsfragen erlaubt die Publikation einen übergreifenden Einblick in die dynastische Selbstdarstellung der Attaliden und verdeutlicht damit nicht nur in der Beibehaltung des Porträts des Dynastiegründers auf den Münzen, dass «la fidélité familiale semble être le ciment de cette construction» (2).

Lorenz E. Baumer

Anne-Françoise Jaccottet: **Choisir Dionysos. Les associations dionysiaques ou la face cachée du dionysisme**. Akanthus, Kilchberg (ZH) 2003. 2 Bände, 207 S. mit 13 Abb. und 367 S. mit 25 Abb.

Über die dionysischen Kultvereine hätte man gern schon lange mehr gewusst. Diese Studie legt nun 200 Inschriften vor, die man mit guten Gründen auf sie beziehen kann. Sie sind zwischen dem 3. Jh. vor und dem 4. Jh n.Chr. entstanden. Die Fundorte verteilen sich auf Griechenland, das Schwarzmeergebiet, Italien und Nordafrika, häufen sich aber im westlichen Kleinasien. Sie sind meistens auf Griechisch abgefasst, einige, nicht nur im Westen, auf Lateinisch. Die Autorin weiss zwar um die Dionysos-Problematik gut Bescheid, doch stellt sie bewusst nur jene Fragen, die Inschriften auch beantworten können: Was heisst «Thiasos», welche Rollen hatten Frauen, welche die Männer, wer sind die viel genannten Bukoloi, wurden in den Vereinen Mysterien zelebriert, wo fanden die Rituale statt? Das Ergebnis lässt sich sehen, hier das Wichtigste: Private Kultvereine bestanden neben den Festgemeinschaften der Polis; sie sahen an jedem Ort anders aus, es gab offenbar kein übergreifendes Muster, weder für die Amtsbezeichnungen und -rollen noch für die Rituale; bestimmend waren die lokalen Traditionen, während sich eine gemeinsame Entwicklung kaum abzeichnet; Mysterien spielten durchaus eine Rolle, doch waren sie eher die Voraussetzung als der Zweck der Teilnahme an einem Kultverein; Rebe und Wein werden je nach Ort verschieden eingesetzt. Neben einzelnen weiblichen Vereinen waren die männlichen bzw. die gemischten die Regel: Darin hatten die Frauen die kultischen, die Männer die repräsentativen und administrativen Rollen. Bakcheios bzw. Bukolos zu sein war gut, sich als solcher zu zeigen gehörte sich erst in den Vereinen. – Wichtig ist das gepflegt verlegte Buch nicht nur, weil es wertvolles Material versammelt, das zu weiteren Studien anregen wird: Wesentlich ist auch die fundierte Kritik an vielen von der Forschungsgeschichte kreierten Axiomen. Dadurch helfen die Inschriften als genuine Zeugen des «normalen» Dionysos für Jedermann neben den literarischen Quellen und den Vasenbildern, das Dionysische – und damit die antike Kultur – zu verstehen.

Cornelia Isler-Kerényi

Gino Vinicio Gentili: **Verucchio villanoviana. Il sepolcreto in località Le Pegge e la necropoli al piede della Rocca Malatestiana.** Monumenti Antichi, Serie monografica 6. Giorgio Bretschneider, Rom 2003. 2 Bde., 407 S. mit 67 Abb., 171 Taf. mit Zeichnungen, 344 Taf.

Der kleine Ort Verucchio, etwa 15 km im Hinterland von Rimini gelegen, spielte bis vor wenigen Jahren in der archäologischen Forschung kaum eine Rolle und war nur Eingeweihten ein Begriff. Heute kann er dank der Untersuchungen von G., der einen anderen Teil seiner umfangreichen Grabungen schon früher publiziert hat, zweifellos als einer der bedeutendsten Fundorte für das früheisenzeitliche Italien bezeichnet werden. Im Rahmen der damaligen Villanova-Kultur bildete Verucchio sicher das Zentrum in der östlichen Romagna, wobei enge Kontakte, vielleicht sogar eine gewisse Abhängigkeit (diese von G. vertretene Meinung wird aber nicht allgemein akzeptiert) von den Zentren Südetruriens festzustellen sind. Der Ausgräber legt in der monumentalen Publikation insgesamt 213 in den Jahren 1970 und 1972 freigelegte Gräber vor, die ins 9., 8. und 7. Jh. v.Chr. datiert werden können. Sie stammen aus den Nekropolen am Fuss der Rocca Malatestiana und im Gebiet von «Le Pegge», die sich zusammen mit anderen Gräberfeldern um das antike Siedlungsgebiet gruppieren, von dem eine Reihe gleichzeitiger Hüttenreste freigelegt werden konnte. Bei den Gräbern handelt es sich ausschliesslich um Brandbestattungen in Urnen mit ihren mehr oder weniger reichen Beigaben, deren Fundlage über Skizzen zu erschliessen ist, während die einzelnen Objekte selbst in einem Katalog, in sorgfältigen Zeichnungen und einem umfangreichen Fototeil dokumentiert werden. Auffällig ist der Metallreichtum bei den Beigaben. Unter den Gräbern fallen zwei Bestattungen – nach den Waffen wahrscheinlich von Männern – aus der ersten Hälfte des 7. Jh. v.Chr. durch ihre Grösse, das Vorhandensein einer Art Grabkammer aus Holz sowie ihren Fundreichtum (58 bzw. 116 Fundnummern) und die Art der Beigaben auf: Die Gräber 85 und 89 der Nekropole unter der Rocca Malatestiana können demnach als eine Art Fürstengräber bezeichnet werden. Ihre Entdeckung stellte eine wahre Sensation für die Villanova-Kultur dar, waren hier doch durch glückliche äussere Umstände auch die zahlreichen Beigaben aus organischem Material, vor allem aus Holz und aus Stoff, erhalten geblieben. Unter ihnen sind die beiden Throne hervorzuheben, besonders derjenige aus Grab 89, dessen Rückenlehne reichen, eingekerbten, figürlichen Schmuck aufweist: Szenen mit der Verarbeitung von

Wolle, dem Transport von Wolle, Darstellungen von Hütten u.a.m. Diese aussergewöhnlichen Funde und ihre Deutung haben bereits zu einer intensiven Debatte in der Forschung geführt. Grab 89 ist in einer weiteren, jüngst erschienenen Arbeit in einen grösseren kulturhistorischen Rahmen gestellt worden: Patrizia von Eles (Hrsg.), *Guerriero e sacerdote. Autorità e comunità nell'età del ferro a Verucchio. La Tomba del Trono*, Quaderni di Archeologia dell'Emilia Romagna 6 (Florenz 2002).

Christoph Reusser

Gioacchino Francesco La Torre: **Un tempio arcaico nel territorio dell'antica Temesa.** Corpus delle stipi votive in Italia 14, Regio III 4. Archaeologica 133. Giorgio Bretschneider, Rom 2002. 388 S., 70 Abb., 34 Taf.

1992–1995 konnte bei Campora San Giovanni (Gemeinde Amantea) in der Region Basilicata nach der Entdeckung durch Raubgräber ein Sakralbau freigelegt werden, der sich durch seinen ausserordentlichen Fundreichtum auszeichnet. Es handelt sich um ein auf einer Geländeterrasse, wenige Kilometer von der Küste des tyrrhenischen Meeres entfernt liegendes, ländliches Heiligtum im Territorium der antiken Stadt Temesa, deren genaue Lage nicht gesichert ist. Temesa war ein indigener Ort, der schon in der *Odyssee* erwähnt wird und der in archaischer und klassischer Zeit unter dem Einfluss verschiedener griechischer Kolonien, zunächst von Sybaris, später von Kroton und Lokroi, stand. Der aus Steinmauern errichtete, äusserlich eher bescheidene Bau ist langrechteckig, 29,2×9,75 m gross und durch Quermauern in mehrere Bereiche gegliedert. Er entspricht im Grundriss weitgehend anderen, in der Region gefundenen Sakralbauten und trug einst ein Ziegeldach. Er wurde nach Aussage der Funde um 580/570 v.Chr. errichtet und etwa ein Jahrhundert später gewaltsam zerstört und anschliessend verlassen. Die Funde stammen mit wenigen Ausnahmen alle aus dem Innern des Baus und können als Votivgaben gedeutet werden. Obwohl nur etwa 30% des Gebäudes ungestört war und wissenschaftlich untersucht werden konnte, umfasst der Fundkatalog nicht weniger als 1630 Nummern: Es müssen hier somit ursprünglich mehrere tausend Weihgaben aufgestellt gewesen sein! Den Hauptteil der Funde macht die Keramik aus, bei der es sich vor allem um Trink- und Giessgefässe sowie Ölbehälter handelt. Die meisten Vasen wurden lokal hergestellt, über 200 von ihnen sind aber auch aus Korinth, Ionien, Athen und Sparta importiert worden. Unter den Metallfunden sind die zahlreichen Schmuckstücke, hauptsächlich aus Bronze, und die 74 Lanzenspitzen aus Eisen hervorzuheben. Kleinfunde aus anderem Material, darunter auch figürliche Terrakotten, sind sehr selten. Die Auswertung der genauen Fundlagen zeigt, dass die Zusammensetzung der Votive in den verschiedenen Räumen unterschiedlich gewesen ist. Das Vorhandensein zahlreicher Schmuckstücke und Waffen lässt auf weibliche und männliche Weihende schliessen. Da aussagekräftige Inschriften fehlen und das Fundmaterial heterogen und nicht eindeutig auf eine oder auch mehrere bestimmte Gottheiten zu beziehen ist, kann der hier ausgeübte Kult nicht genau benannt werden. Die zahlreichen und in ihrer Zusammensetzung ungewöhnlichen Funde rechtfertigen die vorliegende vorbildliche monographische Behandlung im Rahmen der bewährten Reihe, die uns einen aufschlussreichen Einblick in die Votivpraktiken eines unteritalischen Heiligtums archaischer Zeit liefert.

Christoph Reusser

Angelo Bottini/Elisabetta Setari: **La necropoli italica di Braida di Vaglio in Basilicata.** Materiali dallo scavo del 1994, con un Appendice di Mario Torelli e Luciano Agostiniani. Monumenti Antichi, Ser. Misc. VII (LX della serie generale). Giorgio Bretschneider, Rom 2003. 137 S., 48 Schwarzweiss-Taf., 49 Textabb.

Seit vielen Jahren wird das südliche Italien von Raubgräbern systematisch geplündert. Ihr Ziel sind vor allem die Beigaben in den reichen Gräbern der Region, die bei der illegalen Bergung unwiederbringlich zerstört werden. Um so grösser ist die Bedeutung der (auch in diesem Fall von Raubgräbern entdeckten) Nekropole von Braida di Vaglio unweit von Potenza, die vor einigen Jahren von der archäologischen Soprintendenz ausgegraben und sorgfältig dokumentiert wurde. Insgesamt neun Gräber (101–109) des ausgehenden 6. und beginnenden 5. Jh. konnten geborgen werden. Sie enthielten die Überreste von zehn Personen, die – mit einer Ausnahme – jeweils einzeln in einfachen hölzernen Kammern unter Tumuli mit Steinkern beigesetzt waren: sechs Männer, eine Frau, ein Knabe, ein

Mädchen und ein Säugling. Obschon die Gräber teilweise bereits geplündert waren, überrascht der Reichtum der Beigaben. Die Männer sind gekennzeichnet durch die Panoplie: Bronzeschild, Helm, Gürtel, Beinschienen, Schwerter und Lanzen, teils in mehrfacher Stückzahl. Besonderes Augenmerk verdient der runde Hoplitenschild aus Grab 101, der mit einem figürlich geschmückten Schildband ausgerüstet ist. Er dürfte in einer Werkstatt entstanden sein, die im Umfeld der griechischen Koloniestädte Süditaliens tätig war. In eine andere geographische Region weist der Bronzekessel mit etruskischer Inschrift aus Grab 106, der wohl aus Kampanien stammt. Gemeinsam machen die Grabbeigaben von Braida di Vaglio die kulturräumliche Scharnierfunktion des in der Nähe zu lokalisierenden italischen Machtzentrums zwischen der mittelitalischen und der grossgriechischen Welt deutlich.

Doch nicht nur die Bronzebeigaben heben die Gräber von Braida di Vaglio hervor. Mindestens ebenso grosse Bedeutung kommt dem überaus reichen Trachtschmuck aus Gold, Silber und Bernstein zu, mit dem namentlich das Mädchen in Grab 102 förmlich zugedeckt war. Die Frage nach seiner Bedeutung für den gesellschaftlichen Status des ca. zehnjährigen Kindes konnte von den Autoren im Rahmen der Grabungspublikation nicht beantwortet werden. Ebenso bleibt vorerst offen, in welchem Verhältnis die insgesamt zehn Verstorbenen zueinander stehen und welche Funktion sie in der Siedlungsgemeinschaft innehatten, deren bauliche Überreste auf der Kuppe des benachbarten Serra San Bernardo z.T. schon seit längerem bekannt sind. – Der Reichtum der Beigaben, vor allem aber der Umstand, dass diese in ihrem archäologischen Kontext beobachtet werden konnten, machen die neun Gräber von Braida di Vaglio zu einem zentralen Fixpunkt in der Diskussion um die Stellung der italischen Eliten im Hinterland der griechischen Kolonien. Dafür, dass sie der Fachwelt diese wichtigen Befunde so schnell und in so guter Dokumentation zur Verfügung gestellt haben, ist den Autoren sehr zu danken.

Martin Guggisberg

Annamaria Comella: **Il Santuario di Punta della Vipera.** Corpus delle Stipi Votive in Italia XIII. Archaeologica 131. Giorgio Bretschneider, Rom 2001. 156 S., 42 Taf.

Auf dem Gebiet der Punta della Vipera (S. Marinella, Gemeinde Civitavecchia) wurde 1964 ein extraurbanes Heiligtum entdeckt, dessen Gründung dank Keramikfunden in der Fundamentgrube des Tempels in die Jahre um 540/520 v.Chr. datiert werden kann. Für das 4. Jh. v. Chr. lassen sich Umbauten belegen; im früheren 1. Jh. v.Chr. wurde das Heiligtum aufgelassen; um die Mitte des 1. Jh. v.Chr. wird es von der *pars rustica* einer Villa überlagert (123ff.). Zwei berühmte Funde, die schon früh veröffentlicht worden sind, stammen aus diesem Heiligtum (132ff.): Ein Bleitäfelchen mit etruskischer Inschrift (M. Torelli/M. Pallottino, *ArchClass* 18, 1966, 283–299; A. J. Pfiffig, *Ein Opfergelübde an die etruskische Minerva,* in: Österreichische Akademie der Wissenschaften, 99, 1968) und eine *sors* in Form eines Bleidiskus (A. La Regina/M. Torelli, *ArchClass* 20, 1968, 221–229). Sie weisen darauf hin, dass hier Minerva verehrt wurde und dass ein Orakel mit dem Kult verbunden war (133ff.). 1979 erfolgte die Publikation der architektonischen Terrakotten (S. Stopponi, in: *Studi in onore di F. Magi,* 1979, 247–270); im vorliegenden Band werden die Votivmaterialien aus den Grabungen von 1964 bis 1967 vorgestellt; die Keramik- und Münzfunde werden zur Zeit von Romina Tomassucci bearbeitet und sollen ebenfalls im *Corpus* veröffentlicht werden. – Die genauen Fundzusammenhänge der Votive waren offenbar nicht mehr zu rekonstruieren (23); die Autorin zitiert den Grabungsbericht Torellis, wo festgehalten wird, die Ex Voto seien «in quantità sufficentemente apprezzabile un po' su tutta l'area del santuario» aufgefunden worden (138); «lungo la metà interna del muro occidentale del temenos» (138) sei man auf die grösste Konzentration gestossen. Die Datierung der Votive erfolgt aufgrund stilistischer Vergleiche. Der Katalog umfasst Votivköpfe in Terrakotta (25ff.), Büsten und Köpfe in Terrakotta (49ff.), Terrakotta-Statuenfragmente (53ff. 57ff.), Terrakottastatuetten (59ff.; Götter, Männer in Mantel, Krieger, Frauen im Mantel, Kourotrophoi, Eroten, Tiere), anatomische Ex Voto aus Ton (79ff.; Masken, Ohren, verschiedene Glieder, männliche und weibliche Genitalien, Brüste, innere Organe), Webgewichte (105ff.) sowie einige weitere Einzelfunde verschiedenster Art (109ff.). Die Zusammensetzung ist typisch für etrusko-laziale Votivkomplexe des 4. bis 2. Jh. v.Chr. (137ff.). Aufgrund der zahlreichen anatomischen Ex Voto geht C. wohl zu Recht davon aus, dass der Kult in dieser Zeitspanne Aspekte eines Heilkultes beinhaltete.

Nina Mekacher

Margherita Catucci/Lorena Jannelli/Lucia Sanesi Mastrocinque: **Il Deposito Votivo dall'Acropoli di Cuma.** Corpus delle Stipi Votive in Italia XVI. Archaeologica 138. Giorgio Bretschneider, Rom 2002. 124 S., 28 Taf.

Am 8. Juli 1911 wurde auf der unteren Terrasse der Akropolis von Cuma – im Apolloheiligtum – ein Votivdepot entdeckt, das eine grosse Anzahl figürlicher Terrakotten, Keramik und weitere Fundgegenstände enthielt. Diebstähle und mehrere Umlagerungen führten dazu, dass der genaue Umfang des Depots heute nicht mehr rekonstruiert werden kann. Ein zeitgenössischer Bericht liefert eine Zusammenfassung der Funde nach Kategorien; eine detaillierte Fundliste, die offenbar kurz nach der Auffindung erstellt worden war, ist verschollen (17). Nach ausgedehnten Archivstudien gelang es den Autorinnen, dem Komplex 226 Fundgegenstände zuzuweisen, die im vorliegenden Band publiziert werden. Es handelt sich um Votivköpfe (Katalog 27ff.), Statuetten (Katalog 31ff.; in erster Linie Darstellungen von Männern in Mantel und Frauen in Chiton und Mantel, einige Kourotrophoi), anatomische Ex Voto (Katalog 59ff.; Hände, Finger, Beine, Füsse, männliche Genitalien). Da die aus dem Depot stammende Keramik nicht mehr identifiziert werden kann, basiert die Datierung der Terrakotten allein auf stilistischen Vergleichen (21). Das auf dieser Grundlage ins 4. bis mittlere 2. Jh. v.Chr. datierte Depot ist ein typischer Vertreter etrusko-lazial-campanischer Votivkomplexe (85). – Im zweiten Teil der Studie fasst L.J. die Grabungsgeschichte in der *area sacra* der Akropolis von Cuma zusammen (95ff.) und versucht, den hier praktizierten Kult näher zu definieren (109ff.). Das Votivdepot wurde am nördlichen Rand der Terrasse entdeckt, ungefähr 45 m vom Haupttempel entfernt (106ff.). Wahrscheinlich in spätrepublikanischer Zeit wurde es von einem Tempelbau überlagert, der von M. Pagano Artemis zugeschrieben worden war (110ff.). Nach L.J. ist davon auszugehen, dass der Aspekt des Heilkults im Apolloheiligtum in Cuma seit dem 4. Jh. v.Chr. an Bedeutung gewann und dass Restrukturierungen auf der unteren Terrasse und die Anlage des Votivdepots damit zusammenhängen. Sie glaubt, dass der Bau des spät-republikanischen Tempels Teil dieser Entwicklungen ist, und schlägt vor, ihn Asclepius zuzuweisen (119). Nina Mekacher

Lucy T. Shoe Meritt/Ingrid E. M. Edlund-Berry: **Etruscan and Republican Roman Mouldings.** A reissue of the *Memoirs of the American Academy in Rome* XXVIII, 1965 by Lucy T. Shoe. The University Museum, University of Pennsylvania, The American Academy in Rome, Philadelphia, Rome 2000. Bd. I: XXXII, 233 S. mit 45 Abb.; Bd. II: Schachtel mit den losen Falttafeln A, B und I–LXXVI.

Die willkommene Neuauflage einer längst bewährten, aber auch längst vergriffenen Publikation. Dass die Gesetzmässigkeit und die konsequente Entwicklung von Profilen der Bauteile antiker Architektur für die archäologische Bauforschung von grundlegender Bedeutung sind, gehört zum wissenschaftlichen Allgemeingut. Die Anzeige kann sich deshalb darauf beschränken zu umreissen, was die Neuauflage von der ersten unterscheidet. Die Veränderung im Bücherregal (jetzt mit 10,5 cm die siebenfache Rückenbreite!) lässt erhebliche inhaltliche Veränderungen erwarten, was nicht der Fall ist. L. T. Shoe hatte in den zuvor publizierten Bänden zu griechischen und westgriechischen Profilen (1936, 1952) die Zeichnungen in grossem Massstab (1:1 oder 1:2) vorlegen können, was dann 1965 für die italische Architektur nicht zu realisieren war. Das ist jetzt korrigiert, die Profilzeichnungen sind rückvergrössert, was die Edition in Loseblattform und damit die Kassette von Band 2 notwendig machte (die Strichstärke hat entsprechend zugenommen). Im Textband sind zwei neue Kapitel vorangestellt. Das erste umreisst knapp die grundsätzlichen Unterschiede der griechischen Formgebung im Bereich der Architekturprofile gegenüber derjenigen der italisch-etruskischen Architektur und legt Rechenschaft über das Verfahren der Datenaufnahme mit mechanischen Hilfsmitteln ab (L.T.Sh.). Das zweite Kapitel gibt einen Überblick über Neufunde und Neuinterpretationen etruskischer Architektur seit 1965 und damit einen Vorgeschmack auf eine angekündigte selbständige Publikation zum Thema (I.E.M. E.-B.). Darauf folgen der photomechanische Nachdruck der ersten Auflage und eine Liste der damaligen Errata. Dietrich Willers

Clemens Krause: **Villa Jovis. Die Residenz des Tiberius auf Capri.** Zabern, Mainz 2003. 105 S. mit 149 Abb.

Der anzuzeigende Band markiert die erhöhte Publikationstätigkeit und Öffentlichkeitsarbeit, die im Zusammenhang mit dem Abschluss der Erforschung des immensen Baukomplexes des Tiberius (Kaiser von 14 bis 37 n.Chr.) auf Capri von Seiten des Autors zu sehen sind. Der Band kann in einem gewissen Sinne auch begleitend zu einer Ausstellung gleichen Titels benutzt werden, die in der Skulpturhalle Basel und am Archäologischen Institut der Universität Heidelberg gezeigt wurde. Der erste Teil des Buches (4–27) umfasst einleitende Kapitel zu Capri, Augustus und Tiberius auf Capri sowie zur Forschungsgeschichte von 1562 bis 1979, als die Forschungstätigkeit des Verf. einsetzt. Der zweite und Hauptteil (S. 28–84) beschäftigt sich mit der Baubeschreibung, den Bauphasen und der Rekonstruktion. Die abschliessenden Kapitel (85–105) enthalten vergleichende Betrachtungen zu Herrscher-Residenzen des Hellenismus und der römischen Kaiserzeit, Überlegungen zur Einbettung der Gesamtanlage in das topographische Umfeld, eine Zeittafel, ausgewählte Texte zu Tiberius und den Anmerkungsapparat. – Die reiche Bebilderung und die zahlreichen zeichnerischen Modelle lassen die komplexen Fragestellungen zum erhaltenen und zu rekonstruierenden Bestand der Villa Jovis auch für den Nicht-Bauforscher verständlich werden. Die geleistete Arbeit zur Erforschung und zum besseren Verständnis dieser aussergewöhnlichen Anlage kann als enorm qualifiziert werden und lässt einen gespannt auf den ersten Band der angekündigten Endpublikation warten (C. Krause, *Villa Jovis,* 1. *L'edificio residenziale,* angekündigt für 2003, aber offenbar noch nicht erschienen). Neben den Informationen zur Villa Jovis selber wird es vor allem deren Positionierung zwischen hellenistischer Tradition und der Herausbildung einer spezifisch römischen Palastarchitektur sein, die den Archäologen am meisten interessiert; das entsprechende Kapitel (S. 85–91) ist ein nur allzu kurzer Vorgeschmack. Die räumliche Organisation um einen grossen Peristylhof, der seinerseits auf einer riesigen Zisterne errichtet ist, sowie die wichtige Komponente des Belvedere und somit des Einbezugs von Aussicht und Natur stellen die Anlage in eine direkte Nachfolge hellenistischer Paläste, wie das angeführte Beispiel aus Masada (Palast des Herodes d.Gr.) verdeutlichen kann.

Stephan G. Schmid

Silvia Bullo: ***Provincia Africa.*** **Le città e il territorio dalla caduta di Cartigine a Nerone.** Le Rovine Circolari 4. «L'Erma» di Bretschneider, Rom 2002. XV, 313 S., 58 Abb., 13 Tabellen.

Die wertvolle Arbeit von S.B. gibt eine klare und interessante Synthese der Urbanisierung in der Provinz *Africa* von spätrepublikanischer bis in neronische Zeit (146 v.Chr. – 68 n.Chr.), eine von wichtigen, politischen und gesellschaftlichen Veränderungen geprägte Periode. Das Thema wird in acht Kapiteln behandelt: Zuerst beschreibt die Verf. die Landschaft (1–3). Nach einer historischen Einführung (5–18) und einer ausführlichen Behandlung der Entwicklung der verwaltungsrechtlichen Landesgestaltung (19–45) wird die Veränderung und der Ausbau des Strassennetzes, das durch die Reste einiger wichtigen Brücken bestätigt wird, von Augustus an analysiert: Dieser Ausbau erfolgte sicherlich aus militärischen Gründen, aber auch für den Handel (47–57). Dann werden die archäologischen Reste der grössten und schon seit langem berühmten Städte wie auch die der kleinsten und wenig oder gar nicht bekannten Siedlungen in Betracht gezogen. Diese Analyse wird in drei zeitlichen Phasen vorgenommen: zuerst die vorrömische, dann die spätrepublikanische und schliesslich die augusteische und julisch-claudische. Auffallend ist, wie in den drei Kapiteln der Schlussfolgerungen erklärt wird (213–259), dass die Siedlungen dieser Provinz schon ab der frühen Kaiserzeit mit öffentlichen Zivilgebäuden ausgestattet waren (*Fora, Macella* und unter den Ehrendenkmälern besonders die Bögen). Auch die Tempel müssen eine wichtige Rolle gespielt haben: Gerade die religiösen Gebäude scheinen Hauptbeweise für die Veränderung dieser Epoche (241–246, 257). Die Gebäude für öffentliche Vorstellungen und Unterhaltung (Theater, Amphitheater, Thermen) dagegen wurden, bis auf wenige Ausnahmen (*Karthago, Leptis Magna, Thysdrus*), nicht vor dem 2. Jh. n.Chr. gebaut. Aus der Arbeit von S.B. geht hervor, dass unsere Kenntnisse über die Wohnhäuser in der augusteischen und julisch-claudischen Zeit, ausser dem Fall der *Insulae* von *Karthago* und *Utica,* sehr beschränkt bleiben. Nur die Stadt von *Sabratha* gibt wenige Elemente der vorrömischen Phase, die aber keinen wichtigen Unterschied zu der frühen kaiserzeitlichen Phase aufweisen (249–250). In dem Grabbereich

(250–254) ist, neben einigen Grabdenkmälern, die typologisch nach der italischen Tradition gebaut sind, in *Assuras, Thuburnica* und Henchir Messaouer (27 Abb. 5), die typologische Kontinuität mit den punischen, unterirdischen Grabkammern wohl bestätigt. Als ganz aussergewöhnlich wird die malerische Wanddekoration einer kleinen Grabkammer in Zanzur, nahe Tripoli (212, 251), beschrieben, die in die Wende zwischen tiberischer und claudischer Zeit datiert wird. Der Band schliesst mit einem Index der antiken und modernen Toponyme (261–263) und einer reichen Bibliographie (269–313), die sich mit dem folgenden Beitrag ergänzen lässt: E. S. Ramage, «Augustus' Propaganda in Africa», *Klio* 82 (2000) 171–207. Es handelt sich um eine grundlegende Arbeit, von der die zukünftige Forschung nicht absehen kann. Fulvia Ciliberto

Daria de Bernardi Ferrero (Hrsg.): **Hierapolis, Scavi e Ricerche IV.** Saggi in onore di Paolo Verzone. Archaeologica 137. Giorgio Bretschneider, Rom 2002. 283 S. mit 280 Abb., 1 Falttaf.

Während die vorhergehenden Bände zu Hierapolis in Phrygien Einzelthemen galten (vgl. Rez., *MusHelv* 44, 1987, 272–273; 51, 1994, 185–186), legt dieser Band eine Sammlung von 13 Beiträgen mehrheitlich zu Problemen der Bauforschung vor. Sie ehren in P. Verzone (1902–1986) den Begründer und ersten Leiter der italienischen Archäologischen Mission in H. Drei Aufsätze gelten dem bedeutenden römischen Theater. G. Bejor (45ff.) informiert über das Hyposkenion, seine Stratigraphie und Funde. F. Ceresa (51ff.) geht den geometrischen Entwurfsprinzipien des Baus auf der Grundlage mehrjähriger Vermessungskampagnen nach. Der Chemiker D. Attanasio und der Archäologe P. Pensabene (69ff.) untersuchen die Marmorsorten des Baus (und anderer Bauten in H.). Zweifel an der älteren Vermutung, die Reliefausstattung sei den Werkstätten von Dokimeion zu verdanken, gaben den Anstoss. Als Referenz dienten Proben aus drei nähergelegenen Marmorvorkommen und den beiden entfernten von Altintas und Afyon/Dokimeion. Die antiken Proben aus H. (noch zu wenige, wie die Verf. betonen) stammen grossmehrheitlich aus den nahegelegenen Brüchen von Aphrodisias (12) und Thiountas (11), nur vier kommen vom fernen Dokimeion. – Ein auffälliger Zentralbau ist das frühbyzantinische «Martyrion des hl. Philippus», des Evangelisten, aus dem 5. Jh. n.Chr. (147ff.). Um den weiten und lichten Zentralraum ist radial ein Kranz von Räumen (Kapellen und Vorräumen) gelegt. Umschlossen wird dies von einer quadratisch angelegten Folge von Räumen («Pilgerherbergen»), an zwei Seiten um eine nach aussen offene Porticus erweitert. A. De Bernardi erschliesst die Entwurfsprinzipien, die sich der euklidischen Geometrie bedienen, und setzt den Bau in seiner Bedeutung neben die Hofarchitektur Konstantinopels. – Drei weitere Beiträge handeln von christlichen Sakralbauten, ein vierter liefert Nachträge zu Architektur und Dekor flavischer Zeit (1ff. D. De Bernardi Ferrero). – Für den Archäologen lohnend ist die eingehende Untersuchung der Sarkophage aus dem lokalen Travertin aus der Nordwestnekropole (119ff. H. Vanhaverbeke/M. Waelkens). Von immerhin 1474 Exemplaren tragen nur 14% (ornamentalen) Dekor und 36% Inschriften. Obwohl etliche Sarkophage *in situ* gefunden wurden, gibt die Stratigraphie zu Chronologie und Entwicklungsgeschichte so gut wie nichts her. Dekorelemente und Gentilnamen und in zweiter Linie die Entwicklung der Gesamtproportionen erlauben eine Grobverteilung auf Jahrhunderthälften von ca. 100–250 n.Chr. Beobachtungen zum Herstellungsvorgang schliessen an. Die Fragen zur Sozialstruktur der Auftraggeber führen freilich nur zu der banalen Selbstverständlichkeit, dass ein Mehr an Transport- und Herstellungsaufwand auf wohlhabendere Bürger schliessen lässt. – Schliesslich Wegeforschung anhand der Meilensteine (87ff. T. Ritti), Kartographie von H. (233ff. A. Spanò), Mittelalter in H. (217ff. P. Arthur). Dietrich Willers

Ehud Netzer: **Nabatäische Architektur. Insbesondere Gräber und Tempel.** Zabern, Mainz 2003. V, 190 S. mit 180 Farb-, 16 Schwarzweiss- und 124 Strichabb.

Der Band ergänzt die ältere Publikation Th. Weber/R. Wenning, *Petra, Antike Felsstadt zwischen arabischer Tradition und griechischer Norm* (Mainz 1997), ersetzt sie aber nicht. Voranzustellen ist ferner, dass der Verf. für Bosra mitsamt dem Hauran und der Trachonitis und für die Gräber von Hegra keine Autopsie erlangen konnte. Aber auch in Petra selber sind Unterlassungen zu verzeichnen. Der «High-Place» (Opferplatz) von El-Medras wird unterschlagen, obschon er der einzige in Petra ist, der eine personifizierte Darstellung der obersten Gottheit Dushara enthält. Er ist auch nicht in der Karte

verzeichnet, die als Vorsatz dient (dort ohne Legende, sie folgt zu Abb. 7, wo die Karte verkleinert wieder abgedruckt ist). Diese genaue Karte würde dem Besucher die Besichtigung Petras erleichtern und den bei K.-E. Wilken, *Petra, die Königin der Karawanenstädte* (Lahr 1967) falsch lokalisierten Opferplatz el-Medras samt Zugang an seinen wirklichen Ort rücken. Die typisch nabatäische Prunkfassade Ad-Der wird von Netzer ausdrücklich als Grab bezeichnet, während F. Zayadine in: Weber/Wenning (a.O.) 53 ausdrücklich festhält, «dass die Halle ursprünglich als nabatäisches Kultzentrum diente und lange Zeit als Grabkammer missverstanden worden sei». – Die verschiedenen Monumente der Nabatäer sind korrekt erfasst und in Plan- und Aufrisszeichnungen anschaulich gemacht. Dabei konnte N. sich der Mitarbeit der Ausgräber in Petra versichern, so für die ausführlichen Planzeichnungen der Schweizerischen Grabungen in Petra-es-Zantur, wobei die dabei aufgedeckten Wandmalereien in ausgezeichneten Farbbildern vorgelegt werden. Auch die von Bellwald im Siq von Petra freigelegte Gruppe einer Karamel-Karawane wird gewürdigt. Die Ausführungen zur nabatäischen Präsenz in Bosra sind diskussionsbedürftig. Diese Stadt, die einst als alternative nabatäische Hauptstadt geplant gewesen sein könnte, ist stark von der römischen Herrschaft und insbesondere von der ständigen Anwesenheit römischer Truppenteile geformt (das an die Stadtanlage nördlich eng anschliessende Legionslager fehlt auf dem Stadtplan Abb. 197). Im Quartier hinter dem sog. «Nabatäischen Tor» sind in jüngster Zeit weitere Bauten aus der nabatäischen Periode freigelegt worden. Auch das Theater in Bosra, dessen Cavea mit den Sitzstufen wegen eines sekundär eingebauten türkischen Proviantmagazines besonders gut erhalten ist, ist von den Römern erbaut worden. Das grosse Wasserreservoir südlich der Stadtmauern stammt erst aus arabischer Zeit. – Besonders sei aber zum Schluss auf die vortreffliche Zusammenstellung der Monumentalbauten entlang des Wadi Mousa im Zentrum von Petra hingewiesen. Hier findet der Betrachter die zentralen Verwaltungs- und Tempelbauten (Abb. 160 und Doppelseite am Schluss des Bandes, diesmal mit Wiederholung der Legende).

Rudolf Fellmann

Bernhard Andreae: **Antike Bildmosaiken.** Zabern, Mainz 2003. 320 S. mit 309 Farb- und 12 Schwarzweissabb.

Was das Buch nicht ist und nicht sein will: Es ist keine Geschichte des antiken figürlichen Mosaiks von seinen Anfängen bis in die Spätantike, sondern es wird eine Auswahl von 108 Objekten beschreibend rekonstruiert, ergänzt und interpretiert. Es geht dem Verf. wesentlich auch darum, die Entstehungsbedingungen von Mosaiken und Vorgehensweisen der Mosaizisten deutlich werden zu lassen. Nicht alle grossen «Mosaiklandschaften» sind repräsentiert; so fehlen Tunesien, die Tripolitania und das antike Syrien ganz. Ihren Schwerpunkt hat die Auswahl in Italien und wird mit Werken in Griechenland und einigen europäischen Museen ergänzt. Die Darstellung folgt nicht einer chronologischen und historischen Abfolge, sondern gliedert sich nach Themen der Darstellung. Die eigentliche Überraschung des Buches, wenn nicht das Sensationelle (und ein Grund für die Auswahl) sind die Abbildungen. Erstmalig wird zu den Gesamtwiedergaben eine Fülle von Ausschnitten im Massstab 1:1 geboten, so dass ein Detailstudium möglich wird, wie es selbst Museumsbedingungen oft – sehr oft! – nicht erlauben. Die Technik digitaler Bildverarbeitung ermöglicht einerseits dank solchen Nahsichten Neuentdeckungen. Etwa: Der direkte Begleiter Alexanders auf dem grossen Mosaik aus der Casa del Fauno in Neapel ist Seleukos I. Nikator und damit wohl der Stifter des ursprünglichen Gemäldes (16 Abb. 16). Andererseits kann nunmehr in viel leichterer und auch gültigerer Weise ergänzend rekonstruiert werden, so die neue Positionierung der Fragmente des Nilmosaiks in Palestrina (79ff. Abb. 80f.) oder die Vervollständigung des Taubenmosaiks aus der Villa Hadriana (161ff. Abb. 174f.). Die Nennung der grossflächigen Hauptwerke in diesen Zeilen darf keinen falschen Eindruck wecken: Das Hauptinteresse gilt den «emblemata», den eher kleinformatigen gesondert gearbeiteten Bildern im antiken Setzkasten. – Ein Buch, das dem allgemeinen Publikum die Gattung in neuer Weise nahezubringen vermag; aber auch wer sich in der Forschung ernstlich auf die Eigenart antiker Mosaiken einlassen will, kommt künftig um den Band nicht herum.

Dietrich Willers

Martin A. Guggisberg (Hrsg.): **Der spätrömische Silberschatz von Kaiseraugst. Die neuen Funde.** Silber im Spannungsfeld von Geschichte, Politik und Gesellschaft der Spätantike. Forschungen in Augst 34. Römermuseum Augst 2003. 378 S. mit 311 Textabb. und 52 Taf. (teils farbig).

Der Schatzfund von Kaiseraugst ist eine unschöne, endlose Geschichte. Nachdem grössere 1962 aufgetauchte Teile 1984 aufwendig publiziert waren, kamen 1995 aus einem Nachlass sechs Teller, sieben Schalen und fünf grössere Platten dazu, die aufgrund von Anpassungen sicher dazugehören. Von mindestens einem Stück zeugt nur noch ein herrenloser Standringabdruck. Goldmünzen und Schmuck könnte hingegen, wie bei anderen Horten, der Vergrabende zurückbehalten haben. Die vorliegende Publikation ist durchaus kein Anhang, sondern ein wesentlicher Beitrag zur Kenntnis der spätantiken Kultur. Nach der Bilanz der neueren Forschung (A. Kaufmann-Heinimann), der aktualisierten Fundgeschichte (J. Ewald) und der naturwissenschaftlichen Analyse des Verpackungsmaterials (W. H. Schoch) werden im Katalog alle Objektgruppen und Einzelstücke beschrieben und kunsthistorisch ausgewertet. Einzelne Kapitel sind den Inschriften (H. Lieb/M. A. Speidel), der Herstellungstechnik (J. Ewald) und der Restaurierung (R. Leuenberger) gewidmet. Darauf folgen in vier Kapiteln der historische Überblick (J. Szidat, M. Peter, M. A. Guggisberg) und die Schlussbetrachtung des Herausgebers in drei Sprachen, gefolgt von Listen mit Parallelen. Der Aufwand war gross, aber lohnend. Neuere Hortfunde wie auch viele Studien, die das wachsende Interesse am spätantiken Hort-Phänomen dokumentieren, lassen nämlich die grosse Bedeutung des zwischen 337 und 350 entstandenen, aus dem Ostbalkan nach Gallien verbrachten Kaiseraugster Schatzes hervortreten. Er nimmt zwischen den südosteuropäischen Horten des früheren und den rheinischen bzw. südenglischen des späten 4. und 5. Jh. in vieler Hinsicht eine Zwischenstellung ein.

Unter den neuen Stücken ist die schöne Platte mit der Decennalien-Inschrift des Constans besonders aufschlussreich. Sie zeigt, zusammen mit gewissen Münzen und gestempelten Schalen, dass der Schatz mehr als ein vornehmes Tafelservice war. Er enthielt nämlich sowohl im Südbalkan hergestellte Donative des Constans als auch von Magnentius, dem gallischen Usurpator der Jahre 350–353, geschenkte Silberbarren. Die verschiedenen Inschriften beleuchten die verschlungenen Wege der Stücke über mehrere Vorbesitzer bis nach Kaiseraugst, wo sie im Jahr 351/2, wohl von einem ranghohen, mit dem Tribunen Marcellianus befreundeten Offizier, anlässlich der Germaneneinfälle von 351/2 vergraben wurden. Cornelia Isler-Kerényi

Dietrich Willers/Lilian Raselli-Nydegger (Hgg.): **Im Glanz der Götter und Heroen.** Meisterwerke antiker Glyptik aus der Stiftung Leo Merz. Zabern, Mainz 2003. VIII, 232 S. mit 122 Schwarzweiss- und 273 Farbabb.

Im Sommer 2001 gelangte die Stiftung Leo Merz als Schenkung an das heutige Institut für Archäologie des Mittelmeerraumes der Universität Bern. Die Ausstellung im Kunstmuseum Bern (Oktober 2003 – Februar 2004) und der vorliegende Katalog präsentieren rund einen Drittel der Stiftung und sind das Resultat einer gemeinsamen Arbeit von Studierenden und Mitgliedern des Instituts, ergänzt mit Beiträgen von S. Häberli und L. Kiefert, E. Zwierlein-Diehl und G. Platz-Horster, insgesamt 16 Autoren. Bereits 1984 hatte M.-L. Vollenweider den antiken Teil der geschnittenen Steine der Sammlung vorgelegt (*Deliciae Leonis. Antike geschnittene Steine und Ringe aus einer Privatsammlung*, Mainz 1984). Vollenweiders Arbeit ist für den antiken Teil des Katalogs Ausgangspunkt der Bewertung, wenn es galt, zu ergänzen, anders zu werten oder zu korrigieren. Den Umfang der einzelnen Katalogtexte gab das Layout vor, ihre unterschiedliche Tiefe ist von den verschiedenen Verf. abhängig. Von durchgehend hoher Qualität und ein Gewinn für die Vorlage der Sammlung sind die grösstenteils farbigen Abbildungen, die den Katalog illustrieren (J. Zbinden). – Ausstellung und Katalog gliedern sich in 5 Kapitel, der erste Teil dient als Einführung. Der Abschnitt über die Porträts spricht einerseits durch die Geschlossenheit der Thematik an, andererseits gewinnt er durch die Erkenntnisse von E. Zwierlein-Diehl zum Claudius-Kameo (Kat. 165) an Lebendigkeit. Sie konnte seine Geschichte bis zur Verwendung an einem spätmittelalterlichen Reliquiar zurückverfolgen. Erstmalig vorgelegt werden auch Bestände des antiken und antikisierenden Schmucks der Sammlung.

Die beiden letzten Teile des Katalogs befassen sich ebenfalls mit dem Weiterleben der antiken Glyptik und der Rezeption der antiken Formen in der neuzeitlichen Steinschneidekunst, vorab des

18. und 19. Jh. Das Material war zuvor durchwegs unpubliziert. Besonders spannend ist der Beitrag von G. Platz-Horster über Giovanni Calandrelli, einen römischen Gemmenschneider des 19. Jh.s in Berlin. Das Verbindungsglied zur Berner Sammlung ist die Gemme Kat. 234, die aufgrund der Arbeiten der Verf. Calandrelli zugewiesen werden kann. P.-H. rekonstruiert anhand von in der Berliner Antikensammlung erhaltenen Briefen, Zeichnungen, Gemmen und Abdrücken das Leben und Wirken des Gemmenschneiders und lässt damit die Stimmung und Problematik der Gemmensammler und Gemmenschneider in der 1. Hälfte des 19. Jh. anschaulich aufleben. Sie leistet damit einen wichtigen Beitrag zum besseren Verständnis nicht nur der neuzeitlichen Gemmen und Kameen, sondern auch zur Bedeutung und Rolle der Glyptik in der archäologischen Forschungsgeschichte. Insgesamt sind die Ausstellung und der Begleitkatalog ein gelungenes Beispiel für die Präsentation und Vermittlung von Gemmen und Kameen, denn bei entsprechender Bereitschaft des Lesers bzw. Betrachters vermögen sie die Faszination für diese kleinformatige Gattung zu wecken.

Regine Fellmann-Brogli

Markus Trunk: **Die 'Casa de Pilatos' in Sevilla.** Studien zu Sammlung, Aufstellung und Rezeption antiker Skulpturen im Spanien des 16. Jh.s. Mit Fotos von Peter Witte. Madrider Beiträge 28. Zabern, Mainz 2002. VI, 321 S. mit 22 Abb. im Text, 89 Taf. mit ca. 239 Abb.

Für die Sammlungsgeschichte und Antikenrezeption der frühen Neuzeit in Spanien eine bahnbrechende Untersuchung. Der Stadtpalast in Sevilla wurde nach Erweiterungen im ersten Drittel des 16. Jh. 1559–1571 für die Aufnahme antiker Skulpturen aus Italien vorbereitet und gleichzeitig die Aufstellung vollzogen, die zu guten Teilen bis heute unverändert besteht, weil das Interesse an ihr nach dem Tod des Sammlers Per Afán de Ribera alsbald erlosch. Die Skulpturen waren für die Forschung kaum erschlossen. Sie konnten zwar nicht systematisch gereinigt und restauriert und deshalb photographisch auch nicht perfekt dokumentiert werden, aber der Katalog bespricht 86 Nummern eingehend (mit Ausnahme einer Gruppe römischer historischer Reliefs, deren ausführlichere Publikation Dritten vorbehalten ist): 36 antike Porträts (28 bisher unpubliziert), 33 Werke der Idealplastik und Reliefs, 17 moderne, nach Antiken gearbeitete Skulpturen. 11 Porträts aus dem Feld des römischen Herrscherbilds bereichern die Überlieferung eher numerisch; die drei bedeutendsten 'Idealwerke' sind bereits gut bekannt (2 Repliken vom Typus «Athena Medici», Nr. 48f. und die griechisch hochklassische Giebelfigur eines gestürzten Jünglings, Nr. 78); die Replik vom Typus «Hermes Richelieu», Nr. 80 bekräftigt die Deutung des Originals auf Hermes. Die ursprüngliche Herkunft und etwaige Fundortangaben wurden nicht überliefert und sind einst eher bewusst verschleiert worden. Solide Indizes, makelloser Druck.

Der erste Teil des Buches ist gleich wichtig. Auf der Grundlage der Baugeschichte des Palastes (nach einer spanischen Monographie von 1998) werden die Aufstellung der Sammlung, die Antikenergänzungen und ihr späteres Schicksal detailliert diskutiert. Alle Werke kamen aus Italien. Die Sammlung blieb in Spanien ein für die 2. Hälfte des 16. Jh. singuläres Monument. Die geistige Grundhaltung der Gegenreformation unter Philipp II. schuf – anders als in Italien – ein Klima, das dem Sammeln antiker Skulpturen wenig Raum gab. Vollends deutlich wird dies beim Blick auf andere spanische Sammlungen antiker Skulpturen der frühen Neuzeit (10 Einzeluntersuchungen und Ausblicke auf Weiteres). Es waren die Inhaber diplomatischer Ämter in Italien, die in persönlicher Initiative Skulpturen sammelten und daraus Ensembles formten. So kann der fast vollständig überschaubare bzw. nachvollziehbare Bestand der 'Casa de Pilatos' für die in Italien fast völlig geschwundenen Sammlungen des gleichen Zeitraums einstehen. Die Faszination der Sammlungsgeschichte sollte nicht vergessen lassen, dass die Antikenrezeption auf der iberischen Halbinsel bereits in der hochmittelalterlichen Bauplastik Nordspaniens einsetzt (H. Bredekamp).

Dietrich Willers

Athéna Tsingarida/Donna Kurtz (Hgg.): **Appropriating Antiquity. Saisir l'Antique. Collections et collectionneurs d'antiques en Belgique et en Grande-Bretagne au XIXe siècle.** Lucernae Novantiquae 2. Etudes d'Archéologie classique de l'Université libre de Bruxelles. Le Livre Timperman, Brüssel 2002. 359 S., zahlreiche Abb. im Text.

Die Geschichte einzelner archäologischer Museen oder privater Sammlungen sowie des Sammelns von Antiken gehört seit dem 19. Jahrhundert zu den Aufgaben der archäologischen Forschung. Im Vordergrund stehen dabei in den meisten Fällen die alten und grossen öffentlichen sowie privaten Sammlungen in Italien und Grossbritannien. Skulpturen und Reliefs spielen aufgrund des immer noch bestehenden, wenn auch nicht unumstrittenen Wertekanons in der Klassischen Archäologie bei den meisten Untersuchungen eine herausragende Rolle, doch haben in jüngerer Zeit auch andere Materialgattungen verstärkt das Interesse auf sich gezogen. Der vorliegende, sehr anregende Band ist aus gemeinsamen, interdisziplinär ausgerichteten Interessen einer Reihe belgischer und britischer Forscher hervorgegangen. Er umfasst elf Beiträge, die sich mit verschiedenen Aspekten des Themas in einem geographisch klar begrenzten Bereich – Grossbritannien und Belgien – beschäftigen und die neue Erkenntnisse zu bekannten Sammlungen und besonders Sammlerpersönlichkeiten liefern und neue Wege zu deren Verständnis aufzeigen sollen. Neben 'Klassikern' wie den «Elgin Marbles» oder dem einzigartigen Sir John Soane's Museum in London, denen von D. Williams bzw. J. Elsner neue, aufschlussreiche Facetten abgewonnen werden, darf vor allem auf die verschiedenen Belgien betreffenden Untersuchungen hingewiesen werden: Das Land spielte in dem Forschungsbereich «Sammlungsgeschichte» bisher zu Unrecht eine untergeordnete Rolle. Ein zusammenfassender Überblick ist der Bedeutung der Sammlungen von Gipsabgüssen antiker Statuen im Rahmen der belgischen Kunstakademien vor 1830 gewidmet. Eine Reihe von Beiträgen – der eigentliche Schwerpunkt des Bandes – befasst sich mit den bedeutenden Sammlerpersönlichkeiten, denen Belgien u.a. den Grundstock der verschiedenen Antikenmuseen (Musées royaux d'Art et d'Histoire / du Cinquantenaire, Musée de Mariemont) verdankt: Emile de Meester de Ravestein, Lucien de Hirsch, Raoul Warocqué, Jean-Joseph de Witte, Antoine Herry, Alphonse van Branteghem und Léon Somzée. Damit werden aufschlussreiche Aspekte der Geschichte dieser Privatsammlungen und auch von öffentlichen Museen erschlossen, wobei Kleinkunst und vor allem Keramik eine zentrale Rolle spielen. Die Beiträge machen deutlich, dass auf diesem Gebiet noch einiges zu leisten sein wird. Die Rezeptionsgeschichte der Antike und das Phänomen des Sammelns – besonders in Belgien – haben durch den vorliegenden, sorgfältig aufgemachten Band eine Bereicherung erfahren. Christoph Reusser

Marcello Barbanera: **Ranuccio Bianchi Bandinelli. Biografia ed epistolario di un grande archeologo.** Skira, Milano 2003. 471 S., 45 Abb.

Niemand hat die Archäologie Italiens im 20. Jh. stärker geprägt als R. Bianchi Bandinelli (1900–1975). Seine Sicht der römischen und der spätantiken Kunst bleibt fundamental, immer noch aktuell die Reflexionen über Geschichte, Methode, kulturelle Dimensionen unseres Faches. Sein intellektueller Weg führte von rein kunstgeschichtlichen Interessen über den historischen Idealismus Benedetto Croces zum Materialismus. Für Nicht-Italiener blieb schwer verständlich, wie sein intellektuelles Format, die mehrsprachige Bildung und die aristokratische Herkunft mit dem Einsatz für die kommunistische Partei auch nach 1956 vereinbar waren. Darauf und auf anderes sucht diese detaillierte Biographie, Frucht der langjährigen Sichtung des Familienarchivs in Geggiano bei Siena, eine Antwort. – Hier die Etappen der Universitätskarriere: 1923 Laurea in Rom mit einer Studie über Chiusi (1925 publiziert), 1929/1930 Unterricht in Cagliari, 1930/1931 in Pisa, dann bis Herbst 1933 in Groningen, danach Professur in Pisa, von 1938 in Florenz. Auf den politisch motivierten Rücktritt am 8. September 1943 folgten Verhaftung und Gefangenschaft, Ende 1944 die Rückkehr auf den Lehrstuhl. Vom Mai 1945 bis Juni 1947 leitete Bianchi Bandinelli die Denkmälerverwaltung Italiens. Von Februar 1948 bis 1950 war er, einen Lehrstuhl ad personam in Rom ablehnend, wieder in Cagliari, danach bis 1956 in Florenz, zuletzt bis 1964 in Rom. Er gründete die innovativen Zeitschriften *Critica d'Arte, Società* und *Dialoghi di Archeologia,* sowie das Riesenunternehmen *Enciclopedia dell'Arte Antica.* Unter den deutschen Kollegen verstand er sich vor allem mit Kaschnitz von Weinberg, Rodenwaldt und Schweitzer, persönlicher war die Freundschaft mit B. Berenson. Vom PCI, dem er 1944

beigetreten war, erhoffte sich Bianchi Bandinelli bis wenige Jahre vor seinem Tod einen totalen Kulturwechsel, wie denjenigen zwischen Antike und Mittelalter: Das geht aus Brief- und Tagebuchzitaten hervor, die das restaurative Nachkriegs-Italien nicht nur der Archäologen aufschlussreich beleuchten.

Cornelia Isler-Kerényi

Karl Schefold: **Die Dichtung als Führerin zur klassischen Kunst.** Erinnerungen eines Archäologen. Aus dem Nachlass herausgegeben von Martha Rohde-Liegle in Verbindung mit Dian, Reimar und Bertram Schefold. Lebenserinnerungen 58. Kovač, Hamburg 2003. 213 S. mit 9 Abb. und Anhang Bibliographie 25 S. (unpaginiert).

Als Karl Schefold (K.S.) 1999 im 96. Lebensjahr starb, lag als Frucht der beiden letzten Lebensjahre ein Ms. in 32 kürzeren und längeren Kapiteln vor, das im letzten Teil noch Lücken und Mängel der Abstimmung aufwies und wohl noch um zwei Kapitel ergänzt werden sollte, das aber vom Autor zur Veröffentlichung vorgesehen war. Die Hgg. gliederten in sechs Abschnitte, deren Überschriften die Mitteilung persönlicher Umstände und des Eingebundenseins in die Zeitgeschichte erwarten lassen: «Lebensrückblick. Lehrjahre», «Aufbau der Existenz in Basel», «Entstehung des Antikenmuseums», «Lehre und weitere Forschung», «Eretria», «Wege durch das Basler Antikenmuseum». Doch zeitgeschichtliche Fakten und persönliche Lebensumstände kümmerten K.S. kaum. Es geht durchgängig um die geistige Entwicklung, angefangen mit der frühen und prägenden Begegnung mit den Brüdern Stauffenberg und dem Werk Stefan Georges und seines Kreises. Es geht ihm darum, sein grosses Lebenswerk im Rückblick einheitlich zu deuten, wie er dies bereits im Kontext der «Bibliographie 1930–1990», die ihm vom Antikenmuseum Basel geschenkt worden war, begonnen hatte. Vielfach geschieht dies unter Verwendung von Zitaten aus eigenen Arbeiten und Äusserungen, was die Hgg. durch Quellenangabe und Kleindruck sorgfältig vermerkten.

Besonderes Gewicht legte K.S. auf Eretria und die Wege durch das Basler Antikenmuseum. Angesichts des noch im Gang befindlichen grossen Konzeptwandels dieser wichtigen Sammlung werden Schefolds Darstellungen zu einem Dokument des ursprünglichen Museumsentwurfs. Den Nachgeborenen erschien K.S. in seinen späten Jahren gelegentlich wie ein erratischer Block aus einer vergangenen Phase der klassisch archäologischen Forschung. Man verkannte dabei leicht, auf wie vielen Feldern des Faches er Pionier war, neue Arbeitsgebiete erschloss, neue Fragen ermöglichte und den anderen erst die Bahn gewiesen hat. Davon legen auch diese Seiten, die sehr auf sich selbst konzentriert scheinen, Zeugnis ab.

Dietrich Willers